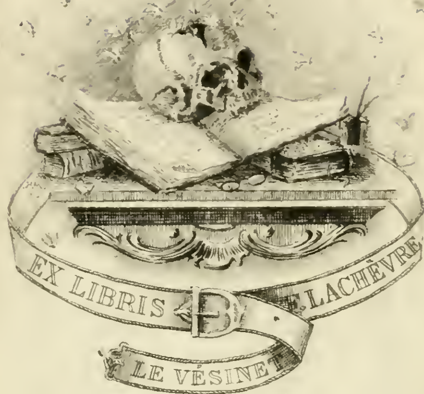



EX LIBRIS F. LACHÈVRE
LE VÉSINET

GUIRLANDE POÉTIQUE

DE DIEU-DONNÉ,

DUC DE BORDEAUX,

PUBLIÉE

PAR CHAALONS D'ARGÉ.



PARIS,

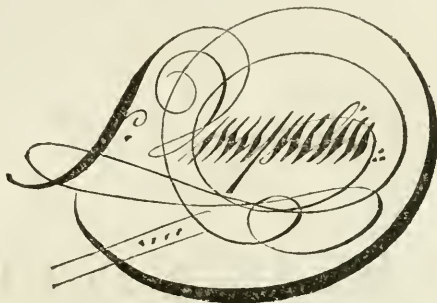
CHEZ H. VAUQUELIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR, QUAI DES AUGUSTINS, N°. 11;
DELAUNAY, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL;
SANSON, LIBRAIRE, BOULEVARD BONN -NOUVELLE;
MONGIE, LIBRAIRE, BOULEVARD POISSONNIÈRE.

1820.

GUIRLANDE POÉTIQUE.

Cinq Exemplaires ont été déposés conformément à la loi.

Le Libraire-Éditeur certifie l'authenticité des pièces contenues dans ce Recueil; possédant les pièces originales et les lettres des personnes qui les lui ont adressées.



Imprimerie d'Ant. BERAUD, rue Saint-Denis, N°. 374.



GUIRLANDE POÉTIQUE

DE DIEU-DONNÉ,

DUC DE BORDEAUX,

PUBLIÉE

PAR CHAALONS D'ARGÉ.



PARIS,

CHEZ H. VAUQUELIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR, QUAI DES AUGUSTINS, N°. 11;
DELAUNAY, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL;
SANSON, LIBRAIRE, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE;
MONGIE, LIBRAIRE, BOULEVARD POISSONNIÈRE.

1820.

Un crime horrible venait de priver la France d'un Prince, l'espoir de sa famille et de la génération qui s'élève. Les larmes de tous les Français avaient coulé sur la tombe du duc de Berry, et d'autant plus amères, qu'on croyait les adresser à la mémoire du dernier des Bourbons. Cependant toute espérance n'était pas perdue. Le Dieu, qui, dans d'autres temps, avait exaucé les prières de Louis VI, de Louis XIII, de Louis XIV, exauça aussi les vœux du Roi qu'il ramena parmi nous, de toute la France qui voyait avec effroi s'ouvrir l'abîme des discordes et des dissensions. L'épouse de la victime sentit son sein tressaillir; sa douleur allait la réunir à celui qu'elle avait perdu; mais quand elle se vit dépositaire des destinées de la France, elle cacha ses larmes; son front, quoique couvert du voile du veuvage, devint radieux d'espoir: le Ciel lui avait révélé ses immuables décrets; et dans le silence et la retraite, elle attendit le jour qui devait faire connaître la protection du Tout-Puissant.

Avec quelle anxiété la France vit arriver ce

moment désiré. L'airain devait annoncer la naissance de l'héritier du trône. Comme tous les cœurs étaient agités en attendant le signal qui devait détruire ou ranimer l'espérance! Enfin il se fit entendre...... Dans cet heureux instant, les regrets furent adoucis. Ce noble rejeton d'une famille qu'un fanatique avait voulu anéantir, dissipa toutes les alarmes, toutes les craintes : sur lui la nation entière fonda l'espoir de sa grandeur et de sa prospérité future.

Courageuse comme la mère de Henri IV, madame la duchesse de Berry n'avait rien changé à ses habitudes ordinaires. Le jeudi 28 septembre, elle avait même fait sa promenade accoutumée. Ce ne fut que le vendredi 29, sur les deux heures du matin, qu'elle ressentit les premières douleurs de l'enfantement. Sa voix réveilla les femmes qui étaient chargées de veiller auprès d'elle : sentant alors de quelle importance il était qu'on donnât le plus de publicité possible à la naissance de son fils, de son Henri, comme elle l'avait nommé elle-même, la jeune Princesse fit appeler les gardes qui se trouvaient en faction dans le château, et voulut qu'on ne la séparât de l'enfant qu'elle venait de mettre au jour, que lorsque son sexe aurait été reconnu.

La nouvelle de cette heureuse naissance, répandue bientôt dans la Capitale, fit naître la joie dans tous les cœurs : partout des militaires, des citoyens, des grands seigneurs, de simples artisans se félicitaient, s'embrassaient; toutes les opinions étaient confondues; on n'entendait, de tous côtés, que les expressions d'amour et de bonheur ! « *C'est un Français de plus ! Il vous aimera comme je vous aime !* » avait dit le Roi aux fidèles sujets qui se précipitaient sous les fenêtres de son palais, et des acclamations unanimes avaient répondu aux paroles du meilleur des Rois.

Avec quelle avidité on écoutait les récits que faisaient ceux qui avaient eu le bonheur d'approcher l'auguste veuve! Quelles douces larmes coulèrent en entendant répéter ces paroles inspirées par le dévouement le plus sublime : « *S'il y a quelque danger dans ma situation, que j'y sois seule exposée : ne songez qu'à mon fils ; il appartient à la France !* »

Mais le ciel touché de tant de malheurs et de vertus, ne voulut pas que l'affliction vînt encore s'emparer de nos cœurs; il conserva au jeune Prince une mère tendre, attentive pour diriger ses premiers pas dans la carrière de la vie. Ah !

que la protection du Tout-Puissant l'accompagne toujours !

Le crêpe funèbre est déchiré ; l'avenir ne se présente plus que revêtu des plus brillantes couleurs, et les jours de félicité viennent de commencer. Né comme le Béarnais, le jeune duc de Bordeaux promet un nouvel Henri à la France, et cette promesse devient certitude en contemplant son auguste mère. L'infortune n'a fait que développer les brillantes qualités de son âme et l'énergie de son caractère : son courage, sa patience, ont fixé sur elle les regards de la France et de l'Europe. Jeune, et peut-être appelé à parcourir une longue carrière, je ne m'étonnerai pas de voir son fils devenir un jour un héros.

M. Chaalons d'Argé.

GUIRLANDE POÉTIQUE.

PARAPHRASE

DU CANTIQUE DU SAINT VIEILLARD SIMÉON.

SEIGNEUR! c'en est assez; dispose de ma vie:
Ton peuple voit enfin ta parole accomplie;
Mes vœux sont satisfaits.
Ouvre mes yeux au jour sans nuit et sans nuages,
Et que ton serviteur goûte, après tant d'orages,
Les douceurs de la paix.

Ils sont venus les temps prédits par tes oracles;
Nos yeux ont contemplé cet enfant de miracles
Promis par ton amour.
Il naît, de la discorde il écrase la tête,
Et son premier regard, vainqueur de la tempête,
Nous fait luire un beau jour.

Grand Dieu! de tes conseils l'aimable providence
S'apprêtait à bénir, dans ce bienfait immense,
Tous les peuples divers.
L'Horison s'embellit des feux d'un nouvel astre;
Il se lève, et déjà d'un horrible désastre
Il sauve l'univers.

Nous verrons cet enfant, qui vient sécher nos larmes,
Consoler les douleurs, dissiper les alarmes
De la triste Sion.
Sa main victorieuse, en triomphes féconde,
Saura faire éclater jusqu'aux bornes du monde
La gloire de ton nom.

Gloire à toi seul, grand Dieu! dont le bras nous protége,
Qui, confondant l'impie et son vœu sacrilége,
Sais maintenir ta foi.
Dieu bon! Dieu trois fois saint! Dieu sauveur de la France!
Qui de tes serviteurs couronne l'espérance,
La gloire n'est qu'à toi.

Le comte DE MARCELLUS.

—

CHANT ROYAL.

Terre des lys, tressaille d'allégresse!
Il s'est levé l'astre libérateur!
Frappez des mains, belliqueuse jeunesse,
Et saluez l'aurore du bonheur.
Que l'habitant de ces rives heureuses
Couvre de fleurs l'héroïque berceau!
Et qu'au sommet de nos tours orgueilleuses
Du Béarnais flotte le blanc drapeau!

Porte tes vœux, ô ma belle patrie!
A l'héritier du pur sang de nos Rois;
Gage de paix, lui seul réconcilie
Les jours présens et les jours d'autrefois.
Pour nous sauver il fallait un prodige:
Dieu tout-à-coup fait taire l'aquilon;
Des lys brisés il reléve la tige,
Et la Colombe enfante un jeune Aiglon.

Salut! Salut! protecteur de la France!
Ange du trône! espoir de nos climats!
Forte d'amour et belle de souffrance,
Ta mère en pleurs te présente aux soldats.
Le fier Clovis te légua sa Framée,
Et, digne enfant de nos Rois chevaliers,
Sur le pavois élevé par l'armée
Tu dormiras au bruit des boucliers.

Un jour, paré des mains de la victoire,
Ce noble enfant deviendra notre appui;
Comme son père il aimera la gloire;
Il sera juste et vaillant comme lui.
Et si jamais la révolte inhumaine
Nous imposait l'opprobre de ses lois,
Il apprendra que les fils d'Aquitaine
Sont toujours prêts à mourir pour leurs Rois.

M. Antonin de Sigoyer.

PER LA SOSPIRATA NASCITA DI S. A. R. IL DUCA DI BORDEAUX.

Per damna, per cœdes ab ipso
Ducit opes animumque ferro.
HORAT. CARM. IV. OD. 4.

SONETTO.

QUELLA pianta gentile, il cui candore
La neve vince e i tenèri ligustri,
A cui fébo dall' onde s'esce fuore
O se vi rìede, indora i rami illustri!

Che' l vanto porta sovr' ogni altro fiore
Culto ìn aprico suol da mani industri,
E la cui fama non si fa mìnore;
Per volgere dì cento e cento lustri.

Agitata da turbini e tempeste
Il Ciel non pave d'atre nubi cinto:
Dal férro istesso nuove forze elice.

È questo il fior, ch' aurate spoglie veste
Come sul Rogo l'immortal fenice,
Ed ha di regj nomi il sen dipinto.

M. SARCHI.

STANCES.

J'ai chanté votre hymen, j'ai pleuré vos malheurs;
J'ai vu périr ce noble fils de France;
Ce fils renaît pour sécher tous les pleurs:
Heureux Français! je chante sa naissance.

Depuis huit mois, sur un tombeau,
En longs habits de deuil gémissait la Patrie;
La douleur cesse à l'aspect d'un berceau,
Et l'espérance embrasse une tige chérie.

L'ombre auguste de saint Louis,
Dans un songe divin, s'est offerte à sa fille:
Un fils alors lui fut promis.
Louis, du haut des Cieux, veille sur sa famille.

Cette promesse du saint Roi
A soutenu votre constance;
Et, pleine de force et de foi,
Vous avez annoncé votre fils à la France.

Tout est prodige en cet enfant;
Tout démontre aux Français sa céleste origine:
Charles nous l'annonce en mourant,
Et le confie à Caroline.

Sous votre égide, il brave les complots,
Il résiste à plus d'un orage :
C'est Moïse enfant sur les flots;
C'est le vrai Joas de notre âge.

Je reconnais le fils d'Henry :
Sur son front, en naissant, déjà la gaîté brille;
Et sa douce lèvre a souri
En goûtant le lait de famille.

Puissent mes vœux être accomplis!
Qu'il ait la valeur de son père,
La grandeur d'âme de sa mère,
Et la force du grand Louis.

Déposez vos habits de deuil :
Charles vient vous offrir la couleur d'espérance;
« Que le berceau, dit-il, reste loin du cercueil!
« Des plus rians tableaux entoure son enfance! »

Laissez, pour un objet bien doux,
Croître ces beaux cheveux, coupés dans le veuvage;
Vous les offrîtes à l'époux,
Le fils croîtra sous leur ombrage.

Qu'autour de ce charmant berceau,
La France entière se rallie!
Qu'il soit pour nous, comme un faisceau,
Le bouclier de la Patrie.

Veillez sur ce présent des Cieux,
Auguste veuve, heureuse mère!
Fut-il dépôt plus précieux?
Fut-il jamais tête plus chère?

M. Dereboul-Berville.

LA NOUVELLE VALENTINE,

A SON FILS.

STANCES.

Vous n'avez point trahi votre sainte promesse,
Secrets pressentimens, songe religieux!
C'est Henri! c'est un fils que dans mes bras je presse!
C'est lui que tout un peuple appelait de ses vœux!
Mais, combien d'amertume à ma joie est unie...!!
Je sens battre son cœur, j'entends ses premiers cris...!
O mon Charle! est-il vrai que, sans toi, ton amie
Ait embrassé ton fils!

Oui, pour jamais, hélas! tu fermas la paupière
Sur le sein où ton fils dort du premier sommeil.
Le Ciel, qui recueillit ta mourante prière,
Gardait à ma blessure un si doux appareil.
J'ai pu vivre pour lui, pour lui j'offris ma vie;
Et si ses jours des miens avaient été le prix,
Je voulais que ma mort, utile à la Patrie,
Lui conservât ton fils!

Puissent du moins ses traits me rendre ton image,
Mais comme un son lointain par l'écho répété!
Ah! trop de ressemblance userait mon courage!
Seule, elle occuperait mon regard attristé!

Je ne dois plus nourrir une douleur trop chère;
Les destins de la France en moi sont accomplis.
Cédez, deuil de l'épouse, au devoir de la mère :
Je suis mère d'un fils!

J'ai connu dans ton sein, chère et fatale France!
Le comble de la joie et l'excès du malheur :
Je te confie encor ma dernière espérance,
Et tu n'entendras plus la voix de ma douleur.
Peut-être ai-je du Ciel désarmé la colère :
Peut-être (heureux retour des maux que je souffris!)
Ma jeunesse, abreuvée en cette coupe amère,
L'épuisa pour mon fils!

J'ai pu, dans ma détresse, invoquer l'Italie,
Lorsque je vis briser le plus heureux lien ;
Mais aujourd'hui, la France est seule ma patrie;
Ses lois seront mes lois, et son peuple est le mien.
« C'est un Français de plus, Français, que je vous donne. »
Ah! que par votre amour ses droits soient affermis!
Et n'ajoutez jamais au poids de la couronne
Que doit porter mon fils!

Mais quoi! Son bonheur seul occupe-t-il ma crainte!
Le sang dont je naquis, m'impose d'autres lois.
Courageuse d'Albret, et vous, ô reine sainte!
A vos leçons la France a dû ses plus grands Rois!

Et par mes malheurs seuls, je vivrais dans l'histoire!
Non, je veux que la page, où vos noms sont inscrits,
Dise aussi : Caroline a partagé leur gloire:
Un héros fut son fils!

Je te vois, au récit des hauts faits de tes pères,
Envier leurs vertus, bien plus que leurs grandeurs;
Souvent tu pleureras leurs augustes misères,
Et moi, de mes baisers je sècherai tes pleurs.
Mais sur ton père, hélas! respecte mon silence....
Tu sauras seulement qu'il aima son pays;
Qu'il sut à la valeur unir la bienfaisance....
Imite-le, mon fils!

Et toi, qui souriais aux caresses d'un père,
De mon bonheur passé, triste et doux souvenir!
Ma fille! ne crois pas que tu me sois moins chère!
Mon Charles t'a bénie à son dernier soupir....
Une mère n'a point d'inégale tendresse:
Entre mes deux enfans, mon cœur reste indécis;
Mais la fille des Rois peut bien, dans son ivresse,
Être fière d'un fils!

Mlle. J. P.....

MA BREBIS A FAIT UN LION.

STANCES.

Roger, troubadour noble et brave,
Aux rameaux d'un jeune olivier,
Avait, sur la rive du Gâve,
Posé sa lyre et son cimier.
Un petit-fils naît au roi de Navarre,
Il est l'espoir du trône et de la nation.
« Quel jour, dit le Roi, se prépare !
« Ma Brebis m'a fait un Lion. »

Soudain Roger reprend sa lyre,
Plus ne sent les glaces des ans ;
Et cédant au Dieu qui l'inspire,
Il fait entendre ces accens :
« Fier Léopard, Aigle superbe,
« Conservez à jamais notre heureuse union ;
« Le Lys n'est plus courbé sur l'herbe,
« La Brebis a fait un Lion. »

« Sous un ciel pur et sans nuages,
« Muses, talens, reparaissez :
« Ne craignez plus les jours d'orages,
« Pour jamais ces jours sont passés :

« Honneur aux arts, à la vaillance,
« Mars protége et soutient votre réunion.
« Preux chevalier, saisis ta lance,
« La Brebis a fait un Lion. »

M. de Beaunoir.

CAROLINE AU BERCEAU DE SON FILS.

STANCES.

» Dieu du sommeil, du haut de l'Empyrée,
» Sur mon fils répands tes pavots;
» Et vous, messagers de Borée,
» Ne soufflez pas, respectez son repos:
» Orphelin qu'adopte la France,
» Toi, qui viens calmer ma souffrance,
» Dors, cher enfant, dors sans effroi,
» Caroline veille sur toi.

» Peut-être un jour, comme l'eut fait ton père,
» Tu ceindras le royal bandeau;
» Puisse à tes vœux, le Ciel prospère,
» Du poids d'un sceptre alléger le fardeau!
» Mais en espérant la couronne,
» Que plus d'un écueil environne,
» Dors, cher enfant, dors sans effroi,
» Le bon Louis veille sur toi.

» Du Béarnais cherche à suivre l'exemple,
» Et que le cœur de tes sujets
» Soit à tes yeux l'unique temple,
» Digne de toi, digne de tes bienfaits:

» Sois toujours bon, sois toujours juste,
» Noble espoir d'une branche auguste,
» Dors, cher enfant, dors sans effroi,
» L'ombre d'Henry veille sur toi. »

» Des vieux lauriers cueillis par le courage,
» Entourant les lys adorés,
» A ton berceau servent d'ombrage ;
» Qu'ils te soient chers, comme ils sont révérés !
» En toi retrouvant un Alcide,
» Quand leur gloire te sert d'égide,
» Dors, cher enfant, dors sans effroi,
» Tous nos guerriers veillent sur toi. »

Dès que l'aurore éclaire la colline,
Vers le berceau d'un fils chéri,
Ainsi va prier Caroline,
En gémissant de n'y pas voir Berry :
Son fils se met-il à sourire,
Mille baisers semblent lui dire :
» Dors, cher enfant, dors sans effroi,
» Chaque Français veille sur toi. »

M. Emile Cottenet.

Telle, au milieu des nuits, la féconde rosée
Fait renaître les fleurs d'une plante épuisée,
Telle, en nos cœurs flétris, l'aurore du bonheur
Fait briller un sourire au sein de la douleur,
Change les jours de deuil en des jours d'allégresse,
Les pleurs du désespoir en des transports d'ivresse.
Il est né, ce Joas que demandaient aux cieux
Des Français réunis les soupirs et les vœux ;
Il est né !... Vous, soldats, que chérissait son père,
Veillez sur ses destins, pour consoler sa mère !
Et que sous vos lauriers, qui couvrent son berceau,
S'élève en paix ce lys échappé du tombeau,
Ce lys qui va fleurir à côté de la rose,
Dont ma voix a chanté la grâce à peine éclose !
Ce lys qu'Amour prédit, espoir consolateur
Que semblait menacer le plus affreux malheur!
Qu'à jamais le bouton de cette fleur chérie
S'entr'ouvre en parfumant notre belle patrie !
Et que le peuple, heureux sous le sceptre des Rois,
Bénisse les Bourbons, leurs vertus et leurs lois!

M. Hippolyte Mazier.

ODE.

Le doux parfum de la prière
S'est élevé jusques aux cieux :
Je vois encor la France entière
Relever un front radieux.
Une race antique et chérie,
La gloire de notre patrie,
Vient de rallumer son flambeau,
Et l'Espérance fugitive,
Déjà prête à quitter la rive,
Reste à ce miracle nouveau.

Une main cruelle, homicide,
A fait tomber un autre Henri ;
Mais les anges, d'un vol rapide,
Ont ouvert les cieux à Berry :
Là, de la demeure éternelle
Il entend un peuple fidèle
Bénir le fruit de son amour.
Eh ! comment, à cette naissance,
Méconnaître la Providence ?
Elle éclate comme un beau jour.

Le Ciel, à nos vœux plus sensible,
Désarme sa longue rigueur ;
Il répare le coup terrible
Qui nous plongeait dans la douleur.

Déchirons nos voiles funèbres :
Le temps dissipe ses ténèbres ;
Nos jours ne sont plus malheureux.
Du milieu même des tempêtes
Qui menaçaient encor nos têtes,
Sort un enfant miraculeux.

Vainement l'Océan murmure
Et porte jusqu'au ciel ses flots ;
Le Dieu puissant de la nature
Le fait rentrer dans le repos.
Ainsi, lorsque la race humaine,
Ne se contenant plus qu'à peine,
De l'ordre méconnaît les lois,
Pour fermer un abîme immense
Où l'entraine l'indépendance,
Dieu maintient la force des Rois.

Sèche tes pleurs, ô Caroline !
Ton fils, astre à peine naissant,
Sauve d'une entière ruine
Cet empire vaste et puissant.
Du passé la sanglante image
S'efface dans le nouvel âge
Que prépare un juste avenir.
Toujours le cercle des années
Amène d'autres destinées :
Voici les temps qu'on va bénir !

Un jour, de la tige royale
Il naîtra d'autres rejetons :
Une grandeur que rien n'égale
Doit perpétuer les Bourbons.
Peuples ! quelle insigne victoire !
Quoique de longs siècles de gloire
Couronnent leurs fronts immortels,
Nos Rois, poursuivant leur carrière,
Répandent toujours leur lumière
Comme les astres éternels.

Non, ne craignons plus pour le trône;
Aujourd'hui que le Ciel nous donne
Un Prince auguste et désire,
La paix, l'honneur de la justice,
Long-temps offerts en sacrifice,
Entourent son berceau sacré.

M. Victor Blanc.

---

*

Oui, du sang des Bourbons un lys renaît encore!
Sur la France se lève une nouvelle aurore.
Muses, couvrez vos luths de fleurs et de festons;
Le voile de douleur n'est plus fait pour vos fronts.
Du Prince qu'au tombeau nous avons vu descendre,
Ces accens de bonheur consoleront la cendre,
Et, pour un fils lui-même, en ces transports heureux,
Nous semblent demander notre amour et nos vœux.
Qu'il vive cet enfant, le salut de la France!
Quand son père expirait, la pieuse espérance,
De l'ardente prière empruntant le secours,
Sous l'aile du Seigneur plaça ses tendres jours.
De quels affreux périls son bras l'a su défendre!
De son amour pour lui, que devons-nous attendre!
Ah! béni soit le Ciel, qui rallume à la fois
Le flambeau d'Israël et l'espoir de nos Rois!
Que de notre union ce Prince soit le gage!
Qui peut à son berceau refuser son hommage!
Tout nous parle pour lui, tout redit à nos cœurs
Son nom, son noble sang et nos justes douleurs.
Ah! croissez, tendre enfant, pour un règne prospère;
Soyez l'appui des lys, consolez votre mère;
Et que votre bonheur puisse effacer un jour
Tout ce qu'a su pour vous supporter son amour!

M. Bérard des Glajeux.

SERMENT FRANÇAIS.

Noble fille des lys, apaise ta douleur !
Les dieux sont désarmés..... A nos vives alarmes,
Va succéder enfin l'aurore du bonheur,
Puisque la main d'un fils doit essuyer tes larmes.
Nous l'aimons comme toi, nous veillerons sur lui ;
Et qu'au moindre péril ta voix se fasse entendre,
Caroline, en tes mains, nous jurons aujourd'hui,
De mourir pour le défendre.

M. Lambert.

Quel astre consolant vient enfin d'apparaître,
Dissipe nos chagrins, ramène le bonheur !
Mets, auguste Princesse, un terme à ta douleur :
Tes malheurs ont cessé, Berry vient de renaître.

M. Lacorre.

ODE.

Dieu n'estqu'un mot: frappons ! délivrons ma patrie !
Trop long-temps ces Bourbons ont fatigué mes yeux ;
Qu'ils tombent sous ce fer, que leur race chérie
Aille dans leurs tombeaux rejoindre ses aïeux !

Oui, j'ai fait le serment d'anéantir leur race,
Et je le jure encore, ils tomberont bientôt ;
Bientôt, l'œil vainement en cherchera la trace :
Ils auront tous vécu ! frappons, *Dieu n'est qu'un mot* !

O Dieu ! tu l'entendis cet horrible blasphême,
Tu vis l'*homme* s'armer du régicide acier ;
Tu le vis ! et laissas dans ce péril extrême
Le héros succomber sous le fer meurtrier.

A nos destins, ô Dieu ! voulais-tu mettre un terme ?
Non, ta bonté sur nous veillait du haut des cieux,
Et du sein de la mort tu fis naître le germe
Qui promet à la France un fruit si précieux.

Ainsi quand sur son aile apportant le tonnerre,
L'Orage, de débris a jonché les vallons,
Un faible grain caché dans les flancs de la terre,
Germe en silence et croît loin des froids aquilons.

Mais qu'il est frêle encor, ce germe, espoir du monde!
Laisseras-tu, grand Dieu! ton ouvrage imparfait?
Et lorsque va sur nous s'ouvrir ta main féconde,
Retiendra-t-elle encor la moitié du bienfait?

Le verrons-nous, enfin, luire ce jour prospère,
Qu'avec tant de ferveur appellent tous nos vœux?
Et ce fils qui jamais n'embrassera son père,
Donnera-t-il des Rois à nos derniers neveux?

Sur tes sacrés autels, Dieu! vois la France entière,
Faire pour cet enfant fumer l'encens pieux;
Et du pied de la croix, vois la sainte prière,
Se relever tremblante, et monter vers les Cieux.

Mais qu'entends-je? l'airain a dans la tour antique,
Par ses sons redoublés hâté notre réveil;
Le bronze des combats de sa voix pacifique,
A par vingt-quatre fois salué le soleil.

O triomphe! il est né cet enfant du veuvage!
Ennemis de mon Roi, votre espoir est déçu!
En vain contre ses jours conspirait votre rage,
Dans son manteau royal la France l'a reçu.

De la faveur du Ciel touchante et digne marque!
Il est né! tous nos vœux sont enfin accomplis.
Peuple, accours et viens voir ton auguste monarque,
Dans ses bras paternels presser son noble fils!

Viens dans ce jour sacré contempler Caroline :
Sur son front pâle encor se lisent ses douleurs ;
Mais elle entend son fils, sur son berceau s'incline,
Et le sourire brille au travers de ses pleurs.

O du héros chrétien épouse magnanime,
Qui, fidèle à ton vœu, nous donnes l'enfant-Roi !
Ton courage a sauvé le trône légitime :
A la vie, à la mort, nos cœurs sont tout à toi.

Ah ! faisons trève enfin à la douleur commune :
Jouissons d'un bonheur si long-temps attendu ;
Nous pouvons maintenant défier la Fortune,
Nos destins sont fixés : Berry nous est rendu.

M. Mély Janin.

SONNET.

Nos maux ont épuisé la colère des cieux,
Qu'un légitime espoir, ô France! te ranime!
Comblant de tes enfans le souhait unanime,
Le ciel sèche les pleurs qui coulaient de tes yeux.

O Muses! reprenez vos luths harmonieux;
Donnez à vos accens l'essort le plus sublime.
Le sang qui des malheurs peut seul fermer l'abîme,
Ce sang se renouvelle en ce jour glorieux.

Chantez, fils d'Apollon, la publique allégresse!
Que vos chants, de nos cœurs peignant la douce ivresse,
Célèbrent à l'envi ce noble rejeton!

Les temps sont accomplis, et sa race immortelle
Est sûre d'obtenir la durée éternelle
Que notre amour promet à son auguste nom.

M. Valmalette.

—

L'ARC-EN-CIEL,

SCÈNES ALLÉGORIQUES.



SCÈNE PREMIÈRE.

(Le théâtre représente le parterre d'un jardin orné des plus brillantes fleurs; au milieu est un vase d'airain posé sur un socle de marbre blanc, dans lequel est une touffe de lis. Sur un des côtés est la colonnade d'un palais.)

PHILEMON, GALLIE.

PHILEMON, *remettant une bêche à* GALLIE.

Ma fille, tu le veux, et le temps me l'ordonne;
L'âge me dit qu'il faut renoncer au plaisir
De soigner ce jardin qui charme mon loisir:
C'est à toi que je l'abandonne.

DUO.

PHILEMON.

Du soin de cultiver ces fleurs
Sur toi mon amour se repose.

GALLIE.

Soir et matin je les arrose,
Et de l'astre du jour je calme les ardeurs.

ENSEMBLE.

PHILEMON.

Du soin de cultiver ces fleurs
Sur toi mon amour se repose..

GALLIE.

Du soin de cultiver ces fleurs
Que sur moi votre amour se repose!

PHILEMON.

Dans ces lieux enchântés, par ces fleurs embellis,
Par-dessus tout, à ta prudence,
Je recommande ce beau lis.

GALLIE.

Et pourquoi cette préférence ?

PHILEMON.

Des soins de l'hospitalité
Jadis dans ces jardins les dieux se contentèrent ;
Et, pour me prouver leur bonté,
A ce beau lis ils attachèrent
Mes jours et ma félicité.

GALLIE.

Superbe et précieuse fleur,
Ah ! combien tu vas m'être chère :
De ce parterre sois l'honneur,
Crois pour le bonheur de mon père !

PHILEMON.

Le temps n'a point altéré mes pinceaux ;
Du fond de mon palais, je vais, dans le silence,
Des utiles leçons de mon expérience,
Diriger tes jeunes travaux.

(Philemon rentre dans le palais.)

SCENE II.

GALLIE.

Oui, tous tes vœux seront remplis :
Oui, désormais le soin de ce beau lis
M'occupera tout entière,
Et déjà mon cœur préfère
Le pur éclat de sa blancheur,
Le doux parfum de son odeur,
A la rose brillante et passagère.

AIR.

Des ouragans je braverai les coups.
Ah ! que la peine est légère,
Et que les efforts sont doux,
Quand on travaille pour un père !

Mais déjà l'horizon se charge de nuages ;
Les vents, précurseurs des orages,
Vont-ils l'attaquer aujourd'hui ?
Allons contr'eux lui chercher un appui.

(*Gallie rentre dans le palais.*)

(Commencement d'orage.)

SCÈNE III.

LA DISCORDE, DÉMONS.

(La terre s'ouvre, et vomit la Discorde entourée de Démons.)

LA DISCORDE.

De Philemon le calme heureux,
Depuis assez long-temps et m'irrite et m'enflamme.
Pour troubler la paix de son âme,
Portons le désordre en ces lieux !

AIR.

De la zone hyperborée
Tyrans glacés, accourez tous :
Venez, enfans de Borée,
Seconder ma fureur et servir mon courroux !

SCÈNE IV.

LA DISCORDE, DÉMONS, VENTS.

(Les Vents accourent et se mêlent aux démons.)

LA DISCORDE.

AIR.

Vents qui, dans vos courses forcées,
Troublez l'ordre de l'univers,
Sous vos haleines glacées
Redoublez les feux des enfers.
Ravagez ces jardins par ces fleurs embellis ;
Qu'ici tout se métamorphose !
Substituez la ronce au lis,
Et les noirs soucis à la rose.

CHOEUR DES VENTS.

Ravageons ces jardins, par ces fleurs embellis ;
Qu'ici tout se métamorphose !
Substituons la ronce au lis,
Et les noirs soucis à la rose.

(Les Démons et les Vents dévastent le jardin et flétrissent toutes les fleurs.

Réunis et conduits par la Discorde, ils attaquent et s'efforcent de renverser le vase qui contient les lis; mais leurs efforts sont vains; il reste inébranlable sur son socle : et dans leur fureur ils en brisent les lis, et cherchent à les arracher.)

CHOEUR DES DÉMONS ET DES VENTS.

Contre ce vase inaltérable,
Tous nos efforts sont amollis;
Mais si le socle en est inébranlable,
Nous en arracherons les lis.

SCÈNE V.

LA DISCORDE, GALLIE, VENTS ET DÉMONS.

(Gallie sort éperdue du palais ; elle se précipite au milieu des Démons, et vient embrasser le vase qu'ils s'efforcent en vain de renverser.)

GALLIE.

Quel spectacle s'offre à mes yeux !
Quel orage !
Quel ravage !
Ce lis est un présent des dieux :
Du bonheur de mon père, hélas ! il est le gage.

AIR.

Ah ! je défendrai cette fleur ;
Avant qu'elle me soit ravie,
Monstres, arrachez-moi la vie !

LA DISCORDE.

Elle est l'objet de ma fureur.

GALLIE.

Eh ! quoi, des méchans, mes malheurs,
Ma patience et mon courage,
Ne pourront-ils calmer la rage ?
Ne pourront-ils fléchir les cœurs ?

LA DISCORDE.

Retire-toi : crains ma fureur.

GALLIE *se jetant à genoux et étendant les bras vers le ciel.*

Dieux immortels ! je vous implore :
Accordez-moi votre secours !
Dieux immortels ! prenez mes jours,
Et sauvez ceux d'un père que j'adore !

(Une douce harmonie se fait entendre : l'horizon s'éclaircit, les nuages se séparent, et laissent voir Iris qui descend des cieux sur l'arc-en-ciel.)

SCÈNE VI.

ACTEURS PRÉCÉDENS.

(Iris armée de la foudre.)

IRIS.

Rassure-toi, jeune Princesse,
Les dieux ne t'abandonnent pas :
A ton sort Junon s'intéresse,
Et va fixer le bonheur sur tes pas.

(Lançant la foudre sur la Discorde et les Démons.)

Démons, rentrez dans les enfers ;
Replongez-vous dans les abîmes :
Vents déchaînés, ne servez plus leurs crimes,
Et ne troublez plus l'univers.

(La Discorde et les Démons rentrent dans les enfers ; les Vents se retirent, et font place aux Grâces, aux Amours et aux Jeux.)

---

*

SCÈNE VII ET DERNIÈRE.

IRIS, GALLIE, GRACES, AMOURS ET PLAISIRS.

IRIS.

Relevez-vous, filles de Flore,
Brillez toujours dans ce séjour :
Grâces, Plaisirs, à votre tour,
Dans ces jardins régnez encore !

(Toutes les fleurs se redressent et brillent d'un nouvel éclat; les Plaisirs, les Amours et les Grâces remplacent les Démons et les Vents.)

IRIS, *à Gallie.*

Vois sous mes pieds cet arc qui dissipe l'orage.
Des élémens rassemblant les vapeurs,
Du feu, de l'eau, de l'air, étonnant assemblage,
En les réunissant, il confond les couleurs ;
Et d'un Dieu qui pardonne, éloignant le tonnerre,
Il scelle l'union du ciel et de la terre.

(Un faible rejeton s'élance de la touffe des lis mutilés.)

Vois ce rejeton précieux :
Un jour il doit former une tige superbe ;

Le lis n'est plus courbé sur l'herbe,
Il est LE NOUVEAU DON DES DIEUX.
Sous son ombre tutélaire
Le bonheur reposera :
Chargé de fleurs, il sera
L'amour des dieux et l'orgueil de la terre.

GALLIE.

Le ciel comble mon espérance :
En dépit des enfers et des vents furieux,
Ce lis reprend son existence,
Et fait encor l'honneur de ces beaux lieux.

CHOEUR GÉNÉRAL

DES GRACES, DES AMOURS ET DES PLAISIRS.

Précieux rejeton d'une tige sacrée,
Sois l'ornement de ce séjour :
Puisse le ciel égaler ta durée
A celle de notre amour !

M. DE BEAUNOIR.

STANCES.

Sèche tes pleurs, ô mon pays! ô France !
Ils sont passés tes destins malheureux !
Un jeune enfant change tes jours affreux
En jours de paix, d'amour et d'espérance.
Sèche tes pleurs.

C'est un Henri ! c'est l'espoir de la France !
Il vient du ciel ; il nous était promis !
Peuple, reçois ce rejeton des lys ;
Il est ta gloire, il est ton espérance.
C'est un Henri !

Rassure-toi, vieillard dont la misère
Trouvait toujours dans Charles un appui.
Notre Henri deviendra, comme lui,
Des malheureux le soutien et le père.
Rassure-toi.

Crois au bonheur, auguste et tendre mère,
Berry renaît, tu ne dois plus pleurer !
Du haut des cieux il vient te consoler,
Et des Français exaucer la prière.
Crois au bonheur.

M. Hureau.

ÉGLOGUE.

Elegit eam Dominus.

Muse, ne gémis plus sur un noble cercueil;
Éloigne ces cyprès et ces voiles de deuil;
Interromps les accords de ta lyre d'ébène;
La joie est de retour..... un enfant la ramène.
Le soleil s'est levé plus brillant et plus pur;
Nos yeux du firmament ont contemplé l'azur;
La veuve désolée est une heureuse mère,
Et le ciel a pris part au bonheur de la terre.
Muse, admire et souris: quels objets plus touchans
Pourraient te consoler et ranimer tes chants?
Inspire-moi des vers dont les heureux prestiges,
De la Foi, de l'Amour, présentent les prodiges.
Le ciel, le juste ciel, dans ses desseins secrets,
Pour l'instant du malheur réserve des bienfaits.
Il voulut renfermer, en formant Caroline,
Dans un sein délicat l'âme d'une héroïne;
Qu'au poignard assassin qu'il a laissé frapper,
Cet enfant de l'espoir pût du moins échapper,
Et que les bons Français, lorsqu'ils pleurent le père,
Dussent le noble fils aux vertus de sa mère.
Ah! sans sa piété, sans sa foi, son amour,
Sans sa ferveur constante il n'eût pas vu le jour

Cet Henri, Dieudonné, cet enfant du miracle !
Mais saint Louis pour elle a prononcé l'oracle ;
Par elle il s'accomplit..... son cœur religieux
Sans trouble, avec Berry s'élance vers les cieux ;
Et sa douleur soumise, en calmant sa souffrance,
A préservé d'un fils la fragile existence.
Le Seigneur l'a choisie, et pour prix de sa foi,
Prétendit l'affranchir de la commune loi ;
Qu'après un doux repos où le sommeil la plonge,
Son réveil glorieux eût le charme d'un songe ;
Et lui sauvant les maux de la maternité,
Lui prodigue un bonheur qu'ils n'ont point acheté.
Dieu voulut que sa force égalant son courage,
Nos braves de l'hymen reconnussent le gage
Avant qu'elle reçut aucun secours de l'art.
Un soldat, vers les cieux élevant son regard,
A dit : « Six ans de plus pour lui je sers encore ;
» Je le bénis. » Le Prince, à sa première aurore,
Déjà d'un nouveau zèle enflamme nos guerriers ;
Ils voudraient ombrager son berceau de lauriers !
A ces traits généreux qu'ils ont laissé paraître
Le grand cœur de Louis aime à les reconnaître,
Et ce jour est compté parmi ses jours heureux.
Qu'à l'avenir, ô Roi ! tes beaux jours soient nombreux !
Des maux dont t'accablait la fortune inhumaine
Le Seigneur de sa main vient de rompre la chaîne ;
De ta postérité bénissant les destins,
Il marque sa faveur par des signes certains.

Que nos esprits, nos cœurs, et que nos saints cantiques,
Rendent grâce au Très-Haut de ces biens pacifiques !
Prions-le de veiller sur ce don précieux ;
Qu'autour de son berceau, cet envoyé des cieux,
Ralliant les partis au nom de l'innocence,
Cause, même en naissant, le bonheur de la France.
Un fils nous est donné..... J'entrevois l'avenir ;
Par toi, nouvel Henri, nos malheurs vont finir.
Tu nais dans ces momens où la prodigue Automne
Aux trésors de Cérès unit ceux de Pomone :
L'abondance sourit aux soins du laboureur,
Le zéphir est plus frais, les cieux ont moins d'ardeur ;
Le feuillage encor vert, moins épais et moins sombre,
Au soleil adouci n'oppose plus son ombre.
Je ne sais quelle paix circule dans les airs ;
Le faible oiseau prélude à ses derniers concerts ;
Nos prés n'étalent plus qu'une tendre nuance ;
Tout est paisible, pur et doux comme l'enfance.
A ces rians tableaux, à nos transports joyeux,
Le temps, auguste Henri ! n'a point ouvert tes yeux ;
Dans les bras de Louis, qui sur son cœur te presse,
Tu ne partages point sa paternelle ivresse,
Et d'un prince adoré consolant les regrets,
Les biens que tu lui rends sont pour toi des secrets.
Mais le jour n'est pas loin où, par un doux sourire,
Par ces tendres baisers que la nature inspire,
Tu sauras reconnaître et payer tant d'amour.
Que de bras caressans s'ouvriront tour à tour !

Dans la fille des Rois tu verras une mère ;
Dans son auguste époux le ciel te rend un père ;
Il t'assure d'avance une amie en ta sœur,
Et dans chaque Français un zélé défenseur.
A ces tranquilles jours succédant un autre âge,
De sentir, d'exprimer tu connaîtras l'usage ;
C'est alors que Louis et que tes grands aïeux
Fixeront ta pensée, et ton cœur, et tes yeux ;
Que, fier de ces héros dont Dieu te fait descendre,
Plus fier de leurs vertus, ton âme pure et tendre
Par un noble désir voudra les égaler :
A notre bon Henri, Henri doit ressembler.
Mais, ne pouvant choisir entre tes beaux modèles,
Tu suivras, par amour, les traces maternelles ;
A son illustre fils Blanche apprit autrefois
Les devoirs du chrétien et les devoirs des rois.
Jeanne d'Albret changea, sur son lit de détresse,
Le cri de la douleur en des chants d'allégresse,
Pour qu'un jour à son fils elle eût droit d'attester
Qu'avec un grand courage on peut tout surmonter.
De leurs traits réunis la puissance divine,
Pour le bonheur du monde a formé Caroline.
Instruit par son exemple et ses grandes leçons,
Tu seras, jeune Henri, l'amour des nations ;
Et les Français heureux en toi verront renaître
Ces Bourbons adorés, et si dignes de l'être :
Pieux, ferme, clément, brave et plein d'équité,
Seul, tu les rendras tous à la postérité.

Mme. la comtesse d'Hautpoul.

LA VEUVE CONSOLÉE.

Sèche tes pleurs ! un fils vient de te rendre
Les traits du Prince, objet de tes amours.
Ah ! si l'épouse eut sujet d'en répandre,
La mère a droit d'en arrêter le cours !
Sèche tes pleurs !

Sèche tes pleurs ! heureuse infortunée !
Si dans Berry, trop stérile regret !
Du lis royal la fleur fut moissonnée,
Un bouton reste, et la tige renaît.
Sèche tes pleurs !

Sèche tes pleurs ! Si l'airain, sur nos rives,
A par deux fois répandu la terreur,
Ses doux éclats, des cités attentives,
Ont confirmé l'espoir et le bonheur.
Sèche tes pleurs !

Sèche tes pleurs ! notre horizon s'épure ;
Bellone a fui : tous nos maux vont finir.
De Dieudonné la naissance est l'augure
Qui nous promet un riant avenir.
Sèche tes pleurs !

Sèche tes pleurs ! Rayonnant d'espérance,
Louis a dit : Un enfant nous est né ;
Comme je l'aime il aimera la France ;
Pour père et roi le ciel vous l'a donné.
Sèche tes pleurs !

Sèche tes pleurs ! Autour de toi se presse
Un peuple entier, satisfait et ravi.
Louis, la France, Henri qui te caresse
Et te sourit, tout répète à l'envi :
Sèche tes pleurs !

M. Bossel.

Ut Gallis optata dies, Rex optime Regum,
Surgit, ubi puerum regali sanguine cretum
Liligeræ genti mittit Deus, ecce piorum
Lœta seges vatum exoritur; fit mollior ipse
Pegasus, et primùm exaudit sessoris habenas.
Parnassique pater, factus popularis, in omnes
Infundens divinam animam, se dividit ultrò
Grataque dat facili decurrere carmina venâ.
Me quoque me liceat meritis his addere vocem
Versibus exiguam, et regem celebrare tenellum.

Quem dudùm impatiens poscebat Gallia, natum
Ecce Deus populis lætantibus undique misit.
Gaudia nascentem risusque jocique sequantur!
Plaudite francigenæ, nunquàm peritura propago
Borbonidûm, faustâ æternùm nos sorte beabit.
Occidit heu! Biturix patriæ spes maxima nostræ;
Heu! quàm dignus erat fatis melioribus! olli
(Horresco referens) vitam sicarius ense
Perfidus abrupit scelerato, et gaudia gentis.
Occidit! ast etiam periturus, munere natum
Grato francigenis dedit, et reviviscet in illo.
Occidit heu! nec jam noster, radiantis Olympi
Ascendit patrias, factus cœlestis in ædes.
Ac superest dejecta uxor de conjuge tanto,

Quæ puerum partu felici Regia Mater
Edidit. O matrem generoso Principe dignam!
Jamque erat optatam sobolem missura sub auras,
Et stimuli quamvis cruciarent mille doloris,
Ingentes animos muliebri in pectore versans,
« Parcite ne matri, nato sed parcite, dixit,
» Non meus est, patriæ sed natus. » Amabile donum,
Regius ille puer, regni spes aurea lætis
Nascitur ominibus, qui, forti pectore et armis,
Instructus dextram bellacem vindice ferro
Per medias acies, per mille pericula Martis,
Belligeri poterit quondàm patris œmulus, hostes
Debellare feros, et cingere tempora lauro.
Enseque deposito, dùm pax tranquilla vigebit,
Princeps summe, tuæ referens virtutis honores,
Justitiæ et legum freno moderabitur orbem,
Largaque corda gerens, ipsâ procul exul ab aulâ,
Inviset casulas inopum, profundere gaudens
Munera, queis sese valeant natosque fovere.
En latè tormenta tonant, resonatque per auras
Lætitiæ signum; cives depromere cellis
Vina suis properant, properant et plaudere Regi
Qui Gallos inter quondàm aurea sœcla reducet:
Aure, precor, facili, Rex summe, hos excipe versus,
Nec ride audacis conatus vatis inanes.
Vivat Borbonidûm gens, multos vivat in annos!

M. Alphonse Dorat.

LA BORDELAISE.

De Bordeaux, l'auguste héroïne,
En se montrant dans ces beaux lieux,
A su, d'une flamme divine,
Embrâser des cœurs généreux.
Plein des sentimens qu'elle inspire,
J'osai célébrer ses exploits :
Aujourd'hui, j'accorde ma lyre,
Pour chanter l'héritier des Rois.

Alors qu'un Prince magnanime
Tombait sous le fer d'un ligueur,
Inspirés par l'horreur du crime,
Nos accens peignaient la douleur.
Toi, qui causas notre souffrance,
Du haut des cieux, Berry, tu vois
Avec quelle ivresse la France
A reçu l'héritier des Rois!

Auguste enfant, par ta naissance,
Notre avenir est bien changé!
Tu deviens pour nous l'espérance
Qui console le naufragé.
Pour assurer la paix publique,
Conserve-nous, Dieu des Gaulois,
Ce rameau de la souche antique
Qui nous a donné tant de Rois.

Noble cité, la récompense
Que Louis offre à ta valeur,
Ne fait point de jaloux en France ;
Tes droits sont fondés sur l'honneur.
Sous le tyran, ton mandataire
Osa seul élever la voix,
Et tu fis encor la première
Flotter l'étendard de nos Rois.

Messagères d'une contrée
Qu'illustre un entier dévoûment,
Où jamais, après foi jurée,
Nul n'a su trahir un serment,
Venez offrir à Caroline
Ce présent dont l'amour fit choix :
Devant vous la jeune héroïne,
Y bercera l'enfant des Rois.

Fut-il plus séduisante image
Offerte à notre œil enchanté?
Jeunesse, grandeur et courage
Illustrent la maternité.
Et nous, d'une aussi belle cause
Soutenant à jamais les droits,
Veillons sur l'asile où repose
L'espoir de la France et des Rois.

M. Jules de la Boutraye.

—

FRAGMENS.

On nous dit qu'autrefois il existait en Grèce
Un oiseau plein d'éclat, unique en son espèce ;
Dès long-temps il régnait sur les hôtes des bois.
Chacun l'aimait, chacun se plaisait sous ses lois
Et pour lui, sans regret, aurait donné sa vie.
Cet amour, cette gloire excitèrent l'envie.
Il ne devait rien craindre, étant aimé de tous ;
Mais, hélas ! contre lui veillait un dieu jaloux....
Il mourut... Coup affreux !... Les forêts en frémirent...
De longs gémissemens au lointain s'entendirent....
Les cieux furent voilés...., et la nature en deuil
Crut dans ce jour fatal entrevoir son cercueil.
Plus de jeux..., plus de chants..., plus même d'espérance...
Que dis-je?.... il reste encor la divine vengeance,
Et le jour où des airs les habitans en pleurs
A leur prince rendaient les suprêmes honneurs,
On vit le feu du ciel sur le bûcher descendre,
Et le nouveau Phénix renaître de sa cendre.
Les douleurs ont cessé : tout s'oublie en un jour.
D'unanimes concerts d'allégresse et d'amour,
Font résonner les airs, retentir le boccage,
Et tout le peuple ailé, dans son joyeux langage,
Sur son destin futur assuré désormais,
De ses Dieux protecteurs célèbre les bienfaits.

Tu parais à nos yeux sous les mêmes auspices,
Jeune enfant, des Français l'espoir et les délices.
Confondant à-la-fois dans ses ressentimens
Et ses malheurs anciens, et ses malheurs récens,
D'un voile épais et noir la France était chargée;
Tu nais...., le voile tombe...., et la France est vengée.
Si le levain du crime existe encor chez nous,
A l'abri désormais, nous craignons peu ses coups.
A ton seul nom déjà tous les partis s'unissent,
Et les complots obscurs dans l'air s'évanouissent
Comme un léger brouillard aux premiers feux du jour.
On n'entend plus partout que des concerts d'amour.
Un ciel pur et serein remplace un temps d'orage;
D'un avenir heureux chacun y voit le gage,
Et la France, long-temps en pleurs près d'un tombeau,
Retrouve l'espérance à côté d'un berceau.

Reconnaissons les Dieux : le ciel dans sa justice
Des Bourbons ne veut pas que la race finisse.
Quand jadis de Bedfort les soldats indomptés
De nombreux bataillons inondaient nos cités,
Pour confondre l'orgueil d'une horde étrangère,
Dieu suscite le bras d'une jeune bergère :
Elle vient.... L'Anglais fuit...., et les murs d'Orléans
Attestent sa défaite à tous nos descendans.
Le trône, de nos jours, penchait vers sa ruine,
Mais le ciel à nos vœux conserve Caroline,
Et le salut du peuple et le destin des Rois
Sont aux mains d'une femme une seconde fois.

J'ai prononcé ton nom.... Martyre de souffrance,
Ange consolateur, ange de l'espérance!
Quel Français, sans pleurer, peut rappeler tes maux?
Qui peut, sans te bénir, voir tes bienfaits nouveaux?
Hélas! dans cette nuit terrible et fortunée,
Qui du peuple et des rois fixa la destinée,
Dis-moi quel sentiment est venu t'assaillir.
Ce n'est plus la douleur...., ce n'est pas le plaisir....
Etait-ce un sentiment plus réfléchi, plus sage?
Du chagrin à la joie était-ce le passage,
Ou bien ce sentiment tenait-il de tous deux?
Ah! lorsque sur ton fils s'attachèrent tes yeux,
Quand tu vis dans ses traits l'image de son père,
J'en juge par mon cœur, une pensée amère
Dut surprendre ton âme, effrayer ton bonheur,
Et confondre en ton sein la joie et la douleur.
Va, je ne prétends pas te reprocher tes larmes;
Je sais qu'en ces momens la douleur a ses charmes;
Mais puissent nos plaisirs, ouvrage de tes mains,
Adoucir tes regrets, consoler tes chagrins!

Et toi, royal enfant, objet de sa tendresse,
Que ton premier souris, ta première caresse,
Promettant à son cœur un avenir plus doux,
Lui rendent le bonheur qu'elle répand sur nous.
Pour prix de tant de pleurs et de tant de souffrance,
Tu lui dois bien au moins cette reconnaissance.

Posthume rejeton, né du plus tendre amour,
C'est au sein des douleurs que tu reçus le jour.
C'est peu.... dans l'instant même où ta faible paupière
Allait, comblant nos vœux, s'ouvrir à la lumière,
Ta mère n'a pas craint, pour assurer ton sort,
De suspendre ses jours et de braver la mort.
Aujourd'hui plus tranquille, à l'abri de l'orage,
C'est elle dont les soins veillent sur ton jeune âge;
C'est elle qui, bientôt, des nobles sentimens
Gravera dans ton cœur les premiers élémens.
A toutes les vertus qui t'instruirait mieux qu'elle?
Sa vie entière en est l'exemple et le modèle.
Faudra-t-il t'enseigner à supporter les maux?
Elle te citera ses peines, ses travaux,
Ses malheurs, son courage et ta propre naissance.
Faudra-t-il t'inspirer la douce bienfaisance?
Hélas! elle n'aura qu'à consulter son cœur:
Malheureuse, elle sait ce qu'on doit au malheur.
Partout à l'indigent elle servit de mère;
Et quand tu chercheras quelques heureux à faire,
Malgré tous tes efforts, tu ne pourras jamais
Trouver que des heureux que ta mère aura faits.

Né du sang des Bourbons et fils de Caroline,
Quelle tâche t'impose une telle origine!
Va donc, et sur le trône auguste et glorieux,
Où t'appellent un jour ta naissance et nos vœux,

Fais monter avec toi le bonheur de la France.
Déjà devant tes pas a marché l'espérance.....
Dans sa course atteins-la.... va plus loin qu'elle encor,
Et parmi nous enfin ramène l'âge d'or.

Il est une vertu, qu'on appelle guerrière,
Pour les peuples funeste, aux princes nécessaire.
Ton père, dans cet art, aurait guidé tes pas;
Ton père.... mais cet art (Français, n'en doutons pas),
Rehaussant parmi nous l'éclat du diadême,
Dans le cœur des Bourbons naît assez de lui-même.
J'en accepte l'augure : un jour, digne héros!
D'Austerlitz, de Rocroy, confondant les drapeaux,
La France te verra grossir encor sa gloire,
Fixer, parmi nos rangs, l'incertaine victoire,
Et rallier enfin à de communs succès
Et tous les sentimens et tous les cœurs français.
C'est alors que ma Muse, ambitieuse et fière,
Suivra, d'un vol hardi, ta brillante carrière;
Je dirai tes combats, je dirai tes exploits;
A la hauteur des faits j'éleverai ma voix;
Et si le Dieu du Pinde à mes vœux se refuse,
Eh bien! le sentiment me tiendra lieu de Muse.

O vous, qui remplissez notre espoir le plus doux,
Veillez toujours sur lui, Dieux qui veillez sur nous!
Dieux, qui l'avez fait naître, achevez votre ouvrage;
Que tous vos attributs deviennent son partage!

Qu'il soit par vous un jour le modèle des Rois;
Qu'il protège les arts, fasse régner les lois;
Qu'il soit enfin, qu'il soit ce qu'eût été son père;
Et plus heureux que lui, dans sa longue carrière,
Qu'il réunisse seul, à nos yeux éblouis,
Les vertus d'Henri-quatre et le cœur de Louis!

M. F. de Fos.

LA

MESSE DE DÉLIVRANCE.

» Lise, entends-tu?..... la cloche du village
» De sons religieux fait retentir la tour
» Que rougit l'aube d'un beau jour;
» L'oiseau déjà chante sous le feuillage;
» Je me lève.... Adieu, Lise, adieu, mon seul amour!
» Mon soc m'attend, et je vais à l'ouvrage;
» J'y vais seul aujourd'hui; mais bientôt, sur mes pas,
» Tenant ton nouveau-né qui sourit dans tes bras,
» Chaque matin, au champ héréditaire,
» Ma bonne Lise, tu viendras.
» Dors..... dors! bientôt tu seras mère....
» Songe bien que d'un fils Albert veut être père?
» Un fils! qu'il sera doux d'agiter son berceau,
» De le voir sommeiller au bruit de ton fuseau,
» D'entendre sa voix bégayante
» Essayer quelque nom nouveau,
» Et de le voir, plus tard, de sa marche tremblante,
» Sous tes regards, tenter les gazons du jardin!
» Un fils!... Oui, c'est un fils! mon cœur en est certain.
» Dieu, nous dit le pasteur, exauce la prière
» De ceux qui font du bien et savent le servir:
» Je n'ai point fait de mal... Lise, peut-on en faire?

» Puis-je ne pas aimer le Dieu qu'aima mon père,
» Et qui te fit pour me chérir !
» Eh bien ! je l'ai prié.... Tu verras.... Mais j'y pense,
» Voici l'heure où, baisant la pierre de l'autel,
» Le vieux pasteur demande à la reine du ciel
» Un fils pour une mère, un prince pour la France....
» Pauvre mère ! tu sais quels furent ses malheurs !
» Quand la bise soufflait sur la terre blanchie,
» Que de fois leur récit a fait couler nos pleurs !
» Quitter son père et la douce patrie,
» Nous apporter des bienfaits, des vertus,
» Pour nous chérir un cœur de plus,
» Et trouver... Adieu, Lise : en allant à l'ouvrage,
» J'irai joindre mes vœux aux vœux de mon village.
» Comme je vais prier et pour elle et pour toi !
» Pour notre France aussi.... je prîrai pour son Roi !
» Je veux avoir un fils; mais de notre héritage,
» Pour qu'il puisse à son tour, un jour, jouir en paix,
» Pour qu'il soit comme nous, bon, heureux et Français :
» Il faut aussi qu'un fils, en naissant, éternise
» De nos Bourbons chéris le règne et les bienfaits ! »

A ces mots, en courant, il sort, et de l'Eglise
Il prend et suit l'étroit sentier.
La rosée, en tremblant, brillait sur l'églantier,
Et s'échappant du sein des vapeurs automnales,
Le soleil étalait ses pompes matinales.

De loin Albert entend les chants religieux ;
Il est déjà sous l'if antique
Qui couvre les tombeaux de ses simples aïeux ;
Il s'incline en passant devant la croix rustique,
Étendard éternel qui protége ces champs
Où la mort vient cacher sa récolte rapide,
Où, sous l'humble gazon et la guirlande humide
Du liseron qui tremble au gré des vents,
Reposent du hameau les anciens habitans.

Il arrive, et déjà dans la sainte chapelle,
Femmes, enfans, vieillards, confondus, réunis,
Agenouillés, invoquent celle
Qui connut les baisers d'un fils,
Et toutes les douleurs qu'une âme maternelle
A pu cacher dans ses replis.
Elle applanit les mers devant la nef errante ;
Rend le vieux matelot à son lointain pays ;
A l'épouse l'époux, et l'amant à l'amante ;
Elle protége aussi les oiseaux et leurs nids ;
Elle ordonne aux autans d'épargner les épis ;
Son souffle est pour les fleurs la brise printanière ;
Et quand la jeune épouse, au moment d'être mère,
Appelle par trois fois son secours protecteur,
Son sceptre orné de lis désarme la douleur.

« Notre-Dame de Délivrance,
Vois-nous prier à tes genoux !
Écoute les vœux de la France,
Mère de Dieu, protége-nous !

Nous avons appris de nos pères
Que toujours tu souris aux lis :
Pour finir nos longues misères,
Relève leurs boutons chéris.

Que leur feuillage qui s'incline
Et se fane sur un tombeau,
Se ranime à ta voix divine,
Et bientôt ombrage un berceau !

A la veuve daigne sourire,
Étends sur elle, étends ta main ;
Et puissions-nous bientôt te dire,
Veille, veille sur l'orphelin !

A celle qui, dans sa souffrance,
N'aura pas la main d'un époux,
Donne une heureuse délivrance....
Mère de Dieu, protège-nous ! »

Du peuple prosterné tels étaient les cantiques ;
Et le prêtre, couvert d'habits pontificaux,
Tandis que des couleurs des antiques vitraux
Le soleil du matin peint les piliers gothiques ;
Tandis que dans les airs flotte l'urne aux encens,
Et que, baissant leur front, des blanches fleurs des champs
Les vierges ont paré l'autel saint de Marie,

Des mystères sacrés avançait les instans.
Au tabernacle ouvert il a rendu l'hostie ;
Pour bénir ses enfans il a levé la main ;....
Et voilà qu'on entend un tumulte soudain,
Et voilà qu'à la porte on s'émeut, on s'écrie :
« C'est un Prince !.... c'est un Bourbon !....
» C'est Dieu lui-même qui l'envoie !....
» Un Bourbon !.... j'en mourrai de joie !....
» Et la mère ?.... La mère a chanté la chanson
» Qui du meilleur des Rois annonça la naissance ;
» Et l'enfant, d'un vieux vin de France,
» Dans sa coupe a sucé l'énergique vigueur....
» Le vert galant saura boire et se battre.
» Souvenir déchirant au milieu du bonheur !
» Son père est mort comme Henri-Quatre !
» Séchons nos pleurs.... Son fils comme Henri IV est né.

Le messager, par la foule en délire
Pressé, fêté, questionné,
Répète les détails de ce jour fortuné :
Il n'est point las de les redire,
On ne l'est pas de l'écouter.
L'on entend rire et sanglotter,
Et du lieu saint la majesté sacrée
N'a pu du cœur étouffer les élans,
Quand élevant sa voix, par la joie altérée,
Le bon pasteur s'écrie : « O mes enfans !
» De nous la main de Dieu ne s'est point retirée ;

» Nous lui sommes toujours présens!
» Prosternons-nous, adorons sa clémence;
» Il a quitté le glaive de vengeance,
» Il a puni; mais il a pardonné....
» Béni soit son saint nom! un enfant nous est né!»
Il s'avance à l'autel, et du vieux sanctuaire
Le bruyant *Te Deum* fait frémir les lambris,
Et sur ses ailes d'or l'ange de la prière,
En souriant aux chrétiens attendris,
Jusqu'au trône de Dieu, de leur reconnaissance
Emporte les accens bénis.

Ivre de joie et d'espérance,
Le bon Albert est bien loin de l'autel;
Vers sa chaumière il court, et veut à Lise
Apprendre le premier les dons de l'Éternel.
Il entre, il trouve.... ô bonheur! ô surprise!
Son épouse en ses bras a remis un enfant:
« Oh! viens, Albert, lui dit-elle en pleurant,
» Tandis que, loin de moi, tu priais à l'église,
» La Vierge sainte, sans douleur,
» A rendu ton épouse mère!
» Et c'est un fils.--Un fils!..» Bon Français, heureux père,
Ah! quels doux momens pour ton cœur!
Embrasse ton enfant, ton épouse chérie!
« Un fils!.... Dans un seul jour, ô ciel! que de bonheur!
» Lise, tu ne sais pas?.... Celle pour qui l'on prie,
» Cet ange saint de force et de douceur,

» Vient aussi de donner un fils à la patrie,
» Un père aux malheureux, aux Rois un successeur :
» C'est Charles, c'est Henri qu'elle rend à la France !
» Dans ces deux noms qu'il porte, à-la-fois nous trouvons
» Le souvenir et l'espérance,
» Et notre fils aussi portera ces deux noms !
» Lise, il grandira pour apprendre
» Comme on doit l'aimer, le servir,
» Comme l'on doit, pour le défendre,
» S'élancer au combat, et, s'il le faut, mourir !.... »
A ces mots, la mère tremblante
Croit voir déjà son fils, couvert de l'habit bleu,
Dirigeant de son œil l'arme retentissante,
Braver des ennemis et le fer et le feu.
Dans ses bras, dont elle le presse,
Elle cache l'enfant chéri....
Albert rassure sa tendresse,
De son effroi subit elle-même a souri.

Cependant du hameau la joyeuse jeunesse
Accourt au son du tambourin :
On sait le bonheur du voisin,
On vient partager son ivresse.
Pour la mère on a des bouquets,
Et des rubans et des couplets ;
Près du berceau chacun s'empresse....
« Le bel enfant ! qu'il est fort ! qu'il est frais !
» Celui qui dort aux Tuileries

» Est frais et fort aussi ; si nous pouvions le voir !
» Si nous pouvions offrir nos guirlandes fleuries
» A celle qui des bons réalise l'espoir !
» Egaré dans nos bois, un jour son fils, peut-être,
» Viendra du charbonnier goûter l'abri champêtre.
» Epier les besoins de ses moindres sujets,
» Et ce nouvel Henri ne se fera connaître,
» Comme lui, que par des bienfaits. »
Et voilà qu'au jardin une bruyante haleine
Fait dire au chalumeau les airs du Béarnais ;
Et tandis que des murs de la cité prochaine
On entend gronder le canon,
La jeunesse, en dansant, forme une longue chaîne,
Et chante le nouveau Bourbon.
Près de là, les vieillards assemblés sous la treille,
Vident à sa santé mainte vieille bouteille,
Dont le joyeux Albert fait sauter le bouchon.
Mais du hameau la fille la plus belle,
Au milieu des plaisirs que sa présence appelle,
Rose ne sourit pas, et son pied languissant,
Sans quitter le gazon a marqué la cadence....
On l'entoure, on s'enquiert de ce prompt changement.
« Quoi ! toi qui fus toujours la première à la danse,
» Tu pleures aujourd'hui ? Qui cause ton tourment ?
» Hélas ! leur répond-elle, en essuyant ses larmes,
» Vous connaissez Julien, mon doux ami ?
» Pour défendre le Roi Julien a pris les armes,
» Depuis six ans il est parti.

» Le temps de son service allait être fini;
» Il devait, dans deux mois, revenir au village ;
» Ma mère promettait alors de nous unir;
» D'avance j'arrangeais notre petit ménage....
» Mais auprès du berceau qu'il doit aussi bénir,
» Moi, pour six ans de plus, je crains qu'il ne s'engage. »

Tels étaient ses chagrins. A son cœur soulagé
Ses sœurs, par leurs discours, ont rendu l'espérance:
De Julien, avec son congé,
On lui peint le retour et la douce présence.
S'il sert encore, eh bien ! il lui rapportera
Sur son bras un galon, ou bien sur sa poitrine
L'étoile de l'honneur, que son zèle obtiendra.
L'amour-propre, à ces mots, de l'absence chagrine,
Sous un voile de gloire adoucit les rigueurs,
Et dans ses yeux sèche les pleurs.

Suspendue un instant, la danse recommence.
Mais le jour fuit ; l'ange du soir,
Au vallon que déjà couvre son voile noir,
Annonce la nuit qu'il devance.
Les mères, de la fin du bal,
En se levant ont donné le signal....
« Hélas! que du plaisir les heures sont légères!....
» Adieu, jeunes bergers. --- Adieu, jeunes bergères. »
Un dernier verre, un dernier cri,
S'élèvent en l'honneur de l'un et l'autre Henri ;

Et tous, pour retrouver la paix de leurs chaumières,
Ont pris congé de leur hôte attendri.

Et moi, fidèle amant des fêtes bocagères,
Sur le luth pastoral qui gémit sous mes doigts,
Je redis les élans de leurs cœurs villageois ;
Tandis que, le front ceint de l'antique verveine,
D'un esprit trop craintif méconnaissant la chaîne,
Nos bardes salûront de prophétiques chants
Le triomphe des lis et l'effroi des méchans.
Quand du voile des nuits, qu'en naissant il déchire,
L'astre du jour s'élance, et de rayons vengeurs
Poursuit dans leurs tombeaux les spectres imposteurs.
L'aigle, fixant l'éclat de son naissant empire,
N'a pas tout seul le droit d'annoncer ses bienfaits;
Ils pénètrent aussi sous l'humide feuillage;
Et le timide oiseau, qui ne craint plus l'orage,
Peut aussi les chanter en paix.

M. J. Brisset.

—

STANCES.

Le bronze tonne au loin; chacun prête l'oreille,
Chacun est en suspens, tous les cœurs sont émus;
Le bronze tonne encor, et l'espoir se réveille.
Vive, Vive le Roi! « C'est un Français de plus. »

Salut, cher Orphelin! O précieuse tige
Que la main de Dieu même a daigné protéger!
A ton auguste mère, il devait ce prodige;
Confident de sa peine, il veut la soulager.

Tu parais! avec toi renaît la confiance;
Ah! pour notre bonheur, grandis, frêle arbrisseau!
Oui, le ciel prend pitié des destins de la France,
Quand, si près de la tombe, il place ton berceau.

Quelle tombe! sais-tu tout ce qu'elle renferme?
La franchise, l'honneur, les bienfaits, la vertu.
Eh bien! à tout cela le crime a mis un terme. . . .
Rends-nous le prince aimé que nous avons perdu.

Si tu ne reçus pas les caresses d'un père
Lorsque ton œil s'ouvrit à la clarté du jour,
Enfant de la douleur! il te reste une mère
Qui, pour te consoler, doublera son amour.

Tu vas porter le nom de la ville fidèle
Qui des lys, la première, arbora les drapeaux,
D'Amour pour les Bourbons noble et parfait modèle,
Comme son héroïne, elle aura son héros.

Oui, tu le deviendras, oui, j'ose le prédire;
Responsable, en naissant, de la gloire des lys,
Tu sauras allier, sous ton heureux empire,
La valeur de ton père aux vertus de Louis.

M. A. F. Rigaud.

LE PETIT-FILS
DU BÉARNAIS.

Français! enfin votre deuil cesse,
Séchez vos larmes sans retour:
Que des chants d'amour, d'allégresse,
Se succédent en ce beau jour!
Tous vos chagrins vont disparaître,
Réjouissez-vous à jamais!
Ce jour heureux vient de voir naître,
Un petit fils du Béarnais.

Jusqu'ici le nombre treizième,
Semblait un nombre malheureux :
Il devient le nombre suprême;
Car il a su combler nos vœux!
Oui, *treize,* désormais en France,
Annoncera bonheur et paix:
Puisqu'il annonça la naissance
Du petit fils du Béarnais.

Digne héritier de la puissance
Des nobles Princes, ses aïeux,
Charles, des arts, de la science,
Rendra le règne glorieux.

Ce Prince, aux filles de mémoire
Prêtera de nouveaux attraits....
Elles devront encor leur gloire,
Au petit fils du Béarnais.

S'il faut un jour, à la victoire,
Voler sous ce Prince chéri;
Soldats Français! aux champs de gloire
Vous verrez un nouvel *Henri!*
Déjà la renommée apprête,
Nouveaux lauriers, nouveaux succès;
Car vous aurez à votre tête,
Le petit fils du Béarnais.

O Princesse auguste et chérie!
Mère de ce royal enfant,
Des vœux de la France attendrie,
Reçois l'hommage en ce moment!...
D'un règne juste et sans nuage,
Ce jour lui promet les bienfaits....
Tu viens de lui donner pour gage,
Le petit fils du Béarnais.

Français! que la même famille,
Vous rassemble d'un même accord!
Et que chez vous la gaîté brille!
Berry n'est plus.... Il est encor!...

Le ciel, qui, par cette naissance,
Combla l'espoir des bons Français,
Saura protéger l'existence
Du petit fils du Béarnais.

M. A. Salin.

IN BURDIGALÆ DUCIS NATIVITATEM.

« *Nascitur en Gallus! nobis datur omnibus infans!* »
Heroum mater, cœlo gratissima tellus,
Gallia, plaude tibi, solemnes indue pompas :
En illa, illa dies incœptis debita fatis ;
Germinibus reparata novis en Lilia surgunt !
Namque Deus lymphâ respersit divite plantâm
Arentem ; duro quamvis afflicta dolore,
Infantem gremio servavit femina fortis.
Olli per somnum sancti se regis imago
Obtulerat : stetit alta fides vicitque dolorem.
Sublimis viduæ mirata est patria sensus :
« Vindicat hunc puerum tibi Gallia, pertinet omnes
» Ad Gallos ; mihi si longos natura dolores
» Apparat, et subeo vitæ discrimina mater,
» Linquite me, infantemque meo servate periclo. »

« *Nascitur en Gallus !* » Tot regum nobilis hæres,
Salve, magne puer ! te patria læta recepit,
Spes populi, aggestis scintilla excita ruinis ;
Tu Joas digito signatus numinis infans ;
Tu Moses puer infestus ereptus ab undis ;
Tu nobis Henricus eris : tibi nomen avitum

Indidimus; tu virtutes imitabere patrum.
Jam placidum decus ore tuo dulcisque renidet
Majestas, patriumque aperitur vestice sidus.
Allia purpureum trivêre admota labellum,
Oraque Gentili risêre aspersa liquore.
Nasceris ut proavus; pietate fovebis eâdem
Felices Gallos, simili amplecteris amore:
Nos ergo simus vigiles, Galli : *Unicus ille est?*

Nunc mihi, nunc liceat, magni Lodoicis alumno,
Si sors dura nimis juvenilibus invidet annis,
Borbonidum augustam gentem, nomenque tueri;
At saltem duplices ad Cœlum tollere palmas,
Et pro Borbonidis liceat Gallisque precari :

Magne Deus, pater omnipotens, vitæque necisque
Arbiter, Henricum nascentem respice, turmas
Instrue cœlestes cunabula regia circum,
Dilectamque fove sobolem. Spes unica regni
Fatali in puero nunc inclinata recumbit.
Sit tibi, sit curæ Gallorum filia regum;
Sit pater infelix, cui natum infanda voravit
Bellua, tu prolem divino munere redde;
Ante omnes, tibi sit curæ pia mater, et ipsa
Invigilet puero. Longos Rex vivat in annos,
Borbonidæ semper! Tibi sit prudentia Regis,
Exoptate puer, pietas spectata recentis
Antigones, et avi bonitas; sit fervida virtus

Henrici ; sensusque tuo sub pectore mater
Magnanimos afflet ! Cœlo gratissima tellus,
Gallia, plaude tibi, solemnes indue pompas :
« *Nascitur en Gallus ! nobis datur omnibus infans !* »

M. de la Chauvinière.

IN NASCITA DEL REAL PRINCIPE ENRICO DI FRANCIA.

DUCA DI BORDEAUX.

SONETTO.

Là sù nel Ciel dalla beata Corte,
Poiche' 'l nostro esaudì giusto desìo,
Grazie, laude, ed onor sian resi al forte,
Al Sommo, al Santo, al' l'Immortale Iddio!

La Pace in terra una più lieta sorte
De giusti renda al fido stuolo, e pio;
Facendo le Virtù frà noi risorte
Tutti porre i civili odj in obblio!

Bieco, e tuttor di Regio sangue intriso,
L'anarchico furor torni all inferno,
A Darvi che un Borbon nacque l'avviso:

L'oda, per suo maggior scorno, e rovello
L'empio Satan, e in mezzo al pianto eterno
Lo ripeta fremendo al suo Luvello.

IN NASCITA DEL REAL PRINCIPE ENRICO DI FRANCIA,

DUCA DI BORDEAUX.

SONETTO.

Popol caro agli Dei, ch'esser felice
Soltanto all' ombra sai de Gigli-dòro,
Deh! cessa il pianto, il lutto omai disdice,
Applaudi, esulta, e danze intreccia in coro!

Del Borbonico fior dalla radice,
Cui mostro, degno di perir nel Toro
Di Falari, troncò, propizio elice
Nuovo rampollo il Ciel, per tuo ristoro.

Al rinverdir dell' Aureo Fior-di-Ligi,
Non della Senna, e del Sebeto in riva,
Sol tripadian Partenope, e Parigi;

Ma il grato annunzio di si fausto evento,
Fà dall' Orto, all' Occaso, ovvunque arriva
« Lieto ogni volto, ed ogni cuor contento. »

—

TRADUZIONE DEL PRECEDENTE.

SONETTO.

JATTA DAL MEDESIMO AUTORE IN LINGUA SLAVA.

Nesselise beſ obiraſ
Pùce od France plèmeniti,
Kî ne moxesc cestit bili,
Vàn pod sjennu ſlàtnogh Lìra!

Kràglskogh zvijeta sa Korijena,
Kogh posjècce ſvijer nèmila,
Sa utjehu-ti obdarena
Mladika-je nova udrila;

Nit' vessègljé sàmo oblijeta,
Gdì oppet ſlàtni Lijer ſennu,
Partenopu Kraj Sebeta,
J K'Parigju vijernu Sennu;

Ner s' Jstoka, de ſapàdì,
Svakk, gdigodi ghlàs dojàvi,
Punno sœrze, toga-radi,
J vesselo lize objàvì.

IN FAUSTIS NATALIBUS

REGII GALLIARUM HAEREDITARII PRINCIPIS,

HENRICI BURDIGALAE DUCIS.

ALCAICON.

Non me jocosâ somnus imagine
Ludit? Faventes audierunt mea
Dî vota! Dì tandem cupitam
Borbonidæ tribuere Prolem.

Hoc facta alumno major, et urbibus
Prælata cunctis, aude, Lutetia,
Jactare te et cunis superbam
Posse jovis superare Creten.

Jam non volutet Sequana turbidos
Ut ante fluctus, parcius atterens
Ripas, nec abscondi laboret
Oceano properante cursu.

Contracta dudum, quin Genis et Jocis
Plebs fræna laxet, cui nisi candidi
In posterum soles resurgent
Auspicio meliore ducti!

Dum res Aviti roborat imperî
Augustus hæres, ecquis enim graves
Heic motus, aut sontes timeret
Relliquias veteris duelli?

Injurioso sub pede mobilis
Divæ jacentem me quoque sublevans
Non indecoræ spes senectæ
Immemorem haud sinit esse plectri.

Vere o beatos! ni tamen obruto
Nuper nefandis ausibus, hunc diem
Patri invidissent Fata, et almæ
Blanditias Soboli paternas.....

Quid at recensens tristia publicam
Turbas voluptam, Pieri? Desere
Delicta quæ sontis piavit,
Ponè sequens Nemesis cruore.

Vides-ne et ipsa ut Dia Puerpera
Urgere ademptum fletibus abstinet
Hac luce Sponsum, seque tandem
In viduo exhilaret cubili?

Dum tota blandis pectora gaudiis
Recludit auctus spe Lodoix nova,
Promissaque ante aras Deorum
Pro Puero pia vota solvit.

Lætus, secundo murmure, Gallia
Dextrâ quod ortum prædicet alite,
  Moresque, et antiquum Saturni
    Jam reducem sibi fingat aurum.

Lactentis olim, nam velut Herculis
Elisit angues dextera, quum dolis
  Tentata primis est Novercæ
    Progenies Jove digna magno.

Sic iste, cunis implicitos suis
Ortu sub ipso, Cœlitus atterit.
  Discordiæ immanes colubros
    Dignus Avis, modo natus infans.

M. Marc Bruère Desrivaux.

—

ODE.

Mon cœur, flétri par la tristesse,
Implorait ainsi le Seigneur :
« N'écrase plus notre faiblesse,
» Et détourne ton bras vengeur,
» Dieu puissant! pardonne à la France;
» Sur elle exerce ta clémence;
» Sois touché de son repentir!
» De Saint-Louis, c'est la patrie,
» C'est là que, t'immolant sa vie,
» Pour nous mourut un Roi martyr.

» Si, dans leur rage sanguinaire,
» Des monstres, par l'enfer vomis,
» Ont, en forçant le sanctuaire,
» Fait voler le trône en débris,
» Et si trop long-temps leur furie,
» De meurtres sans cesse assouvie,
» A su fatiguer ta bonté,
» Je connais des vertus célestes,
» Qui, des maux de ces temps funestes,
» Ont consolé l'humanité.

» Vois cette princesse sublime,
» Captive au sortir du berceau;
» A son aspect pâlit le crime :
» Le fer tombe aux mains du bourreau.

» Tel autrefois, d'un saint prophète
» Ton pouvoir garantit la tête
» Parmi des lions affamés;
» Ces animaux, faits au carnage,
» Le saluant d'un cri sauvage,
» A ses pieds s'étendent charmés.

» Naples, ton fortuné rivage
» A, dans la fille de ses Rois,
» Aux Français présenté l'image
» De mille vertus à la fois.
» Partout son âme charitable,
» De l'adversité qui l'accable,
» Se soulage par des bienfaits:
» Près du Ciel une voix si pure
» Devrait seule effacer l'injure
» Que lui font les plus noirs forfaits.

» Nos Bourbons, de leur noble race,
» Ont les sentimens généreux,
» Et du sort l'utile disgrâce
» Ouvrit leur cœur aux malheureux.
» De même qu'un torrent rapide
» Répand les flots d'une eau limpide
» Parmi nos sillons altérés;
» Ainsi par leur bonté constante,
» Dans son cœur non moins abondante,
» Tous les revers sont réparés. »

Mais quels cris soudains retentissent!
L'airain gronde sur nos remparts,
Les cloches dans les airs frémissent,
Le peuple accourt de toutes parts.
Des peuples les voûtes antiques
Répètent les divins cantiques
A l'allégresse consacrés;
Sur les autels l'encens pétille,
Partout la joie éclate et brille;
Les esprits en sont enivrés.

France, bénis ta destinée :
Berry revit...., son noble Fils,
Dans sa carrière fortunée,
Soutiendra la splendeur des Lys.
Gage assuré de la victoire,
Son panache, cher à la gloire,
Conduira nos braves guerriers;
L'audace sur son front rayonne;
Ses mains, aux plaines de Bellone,
Cueilleront d'immortels lauriers.

Quoique dans les combats terrible,
Il leur préférera la paix;
Son cœur généreux et sensible
En fera jouir ses sujets.
Florissant sous un Prince affable,
Je vois des Arts la troupe aimable

Eterniser son régne heureux;
Inflexible envers l'injustice,
A l'opprimé toujours propice,
Il rassemblera tous les vœux.

Loin de lui ces bouches menteuses
De tout temps le fléau des cours,
Qui, sous des paroles flatteuses,
Cachent d'insidieux détours.
Tel, qu'endormant notre sagesse
Par sa grâce et par sa souplesse,
Un serpent vomit ses poisons:
De même leur voix corruptrice
De fleurs sème le précipice
Où vont périr les nations.

Entouré de ministres sages,
Pleins de talens et de vertus,
Il préviendra tous les orages;
Les méchans seront confondus:
Ou si, dans leur audace infâme,
Ils osaient forger quelque trame
Contre un Monarque bienfaisant,
Il affermirait sa puissance
En accablant de sa vengeance
Leur orgueil toujours renaissant.

Hercule au berceau, dit la Fable,
Brisait la tête des serpens;

Déjà son courage indomptable
Bravait leurs affreux sifflemens;
Jeune Prince, ainsi ta naissance
Détruit la coupable espérance
Des artisans de nos revers:
Leur haine en vains transports s'exhale,
A l'écart leur rage infernale
Frémit de nos joyeux concerts.

Des Jeux troupe vive et légère,
Songes rians et doux Zéphyrs,
Autour d'une tête aussi chère,
Réunissez tous les Plaisirs!
Pareil à l'écharpe azurée
Dont l'atmosphère est diaprée
Quand la foudre éteint sa fureur,
L'Eternel en te donnant l'être,
Va faire, ô Prince! reparaître
Des jours de calme et de bonheur!

M. le comte César du Bouchet.

---

*

ODE.

Tel qu'un vaisseau battu des coups de la tempête,
Et livré, sans pilote, à la merci des vents;
Tel un peuple inquiet, et que nul frein n'arrête,
Flotte en ses mouvemens.

Insensés! qui voulez du trouble et des orages,
Considérez la France, et plaignez ses héros :
Que nous ont-ils valu ces superbes courages,
Indignés du repos?

D'un paisible avenir le juste espoir nous flatte :
Serait-ce en vain? Toujours le terrible aquilon
Ne glace pas les airs, ni la foudre n'éclate
Sur un humble vallon.

Le lis n'est pas toujours loin des regards de Flore....
Quel nom! quel cri de fête! Oui, c'est un jeune lis
Qui, d'un arbre immortel, du cyprès, vient d'éclore,
Et nos vœux sont remplis.

Ils ne sont pas éteints, Berry, tes nobles restes!
Une flamme en jaillit.... C'est un Bourbon de plus!
Il vaincra comme Henri mille dangers funestes,
Armé de ses vertus.

O jour trois fois heureux ! Vents, déployez vos ailes ;
Portez notre allégresse à l'Univers joyeux :
Qu'il apprenne de vous les présages fidèles
Qui brillent à nos yeux.

Cet innocent éclat d'une illustre naissance
Promet un nouvel astre à nos temps réservé,
Pour rajeûnir un siècle usé par sa puissance,
Et par elle énervé.

Dans son vieil ennemi, l'agneau verra son frère :
Le crime fuira seul, honteux de son orgueil ;
Et quelque ami voudra, d'une larme sincère,
Humecter un cercueil.

Ainsi l'ordonnera, dans un temps plus propice,
Alors qu'il régnera, cet enfant d'aujourd'hui.
Ses lois reconnaîtront pour cause la justice,
Et les mœurs pour appui.

Digne de ses aïeux, le Français, plein de zèle
Pour son Dieu, pour son Roi, pour des amis bien doux,
Du véritable honneur montrera le modèle
Consacré parmi nous.

Bordeaux, qui sus deux fois, ô ville mémorable !
Ressusciter l'honneur avec l'amour du Roi ;
Un Prince de ton nom va rendre impérissable
L'exemple de ta foi.

Cependant que le chêne à l'olivier s'unisse
Près du royal enfant qui repose endormi !
Qu'ils couvrent son berceau, de peur qu'il ne s'y glisse
Quelque souffle ennemi !

Que ce commun feuillage offre aussi quelques charmes
A notre Valentine heureuse, en sa douleur,
Heureuse de songer que l'enfant de ses larmes
Fera notre bonheur !

Si du sang de nos Rois une goutte prospère
S'échappe d'un tombeau, d'où vient cette faveur ?
De vous, ô Vierge sainte ! à qui, comme à sa mère,
Sourit un Dieu sauveur.

Tous les cœurs, pénétrés d'une foi vive et tendre,
Ont, au pied des autels, honoré votre nom.
Votre amour maternel a daigné les entendre,
Et nous donne un Bourbon.

Mère auguste, une mère avec nous vous en prie ;
Conservez-nous ce don riche, mais frêle encor !
Le sceptre légitime, en France, est la patrie ;
Un Prince, son trésor.

M. Abel.

ODE.

Du haut de la voûte éternelle,
Dieu puissant, d'un peuple fidèle,
Tu n'as pas dédaigné d'écouter les regrets;
Touché d'une juste prière,
Tu viens de prouver à la terre
Que les sujets soumis ont droit à tes bienfaits.

Vengeur d'une cause sacrée,
Aux vœux de la France éplorée,
Tu rends ce sang royal qu'un monstre a répandu;
D'une race en bons Rois féconde,
Ta main, pour le bonheur du monde,
Fait naître un rejeton de nos cœurs attendu.

O ma Muse! saisis ta lyre!
Cède au feu brûlant qui t'inspire!
A l'Europe attentive au bruit de tes concerts,
Apprends que, de gloire éclatante,
De Berry, l'image vivante
Reparaît parmi nous, en dépit des pervers.

En assassinant sa victime,
Le génie effrayant du crime
Voulait frapper à mort la légitimité;
Mais trompant sa rage effrénée,
Le Ciel, au sein de l'hyménée,
Gardait l'espoir du trône et de la royauté.

Ingrat, qui voudrais méconnaître
Dans le Prince qui vient de naître,
L'héritier de nos Rois, l'appui de leur grand nom,
Contemple cet enfant auguste,
En lui coule le sang du juste,
Mets la main sur son cœur et connais un Bourbon.

Connais en sentant son cœur battre,
Le descendant de Henry-Quatre :
Digne fils du héros dont le dernier soupir
Fut exhalé pour sa patrie :
Le premier souffle de sa vie,
Semble dire, Français, je vis pour vous chérir !

Sachons lui rendre avec usure
Le prix d'une amitié si pure!
Ah ! puissent nos transports entourant son berceau,
Dissiper d'illustres alarmes,
Et du Prince, objet de nos larmes,
Consoler l'ombre errante en la nuit du tombeau !

Toi, que notre amour environne,
Jeune soutien de la couronne,
Trompe des factieux les souhaits impuissans !
Que par toi, malgré leur audace,
De saint Louis l'antique race,
Jusques dans l'avenir, confonde les méchans!

Garant du bonheur de la France,
Mets le comble à son espérance !
Émule des vertus de tes nobles aïeux,
Qu'un jour, au temple de mémoire,
Ton nom buriné par la gloire,
Soit transmis d'âge en âge à nos derniers neveux !

M. Furcy.

CANTATE.

Peuples, de vos destins la splendeur va renaître;
Levez un front par les malheurs flétri.
De vos prospérités l'astre vient de paraître:
Peuples, chantez le Fils du bon Henri.

Courbé sous le poids de sa chaîne,
Le Roi des nations, le Français abattu,
Cherchait en vain dans sa marche incertaine
Ce respect, cet amour qu'on doit à la vertu:
Il rencontrait partout le mépris et la haine.....
Encore un jour, et, malgré sa valeur,
Ce favori de la Victoire,
Tombé des sommets de sa gloire,
N'était plus qu'un sujet sans force et sans vigueur.
C'en était fait.... Soudain, sur la France alarmée
Le Dieu puissant abaisse ses regards.
Il veut sauver sa fille bien-aimée
Des bras de l'anarchie au meurtre accoutumée,
Et du caprice des hasards.

Il le veut.... Et sa voix, majestueux tonnerre,
Roulant sous les sacrés lambris,
Fait entendre aux cieux attendris
Cet oracle divin, doux espoir de la terre :

« Mettez un terme à vos fureurs,
» Du mal audacieux génies;
» Cessez de corrompre les cœurs
» Du souffle empoisonné de vos bouches impies!...
» Je vais briser votre orgueil insolent,
» Et venger l'univers d'un maître qui l'opprime....
» Je veux sur son trône sanglant
» Effrayer à jamais le crime
» Tremblez!... l'empire de Louis
» Recouvre enfin sa gloire héréditaire.
» Les généreux Français, dans le sceptre des lis
» Trouvant un appui tutélaire,
» Ne craignent plus leurs fougueux ennemis.
» Je l'ai juré: l'enfer, dans sa rage impuissante,
» Combattra vainement mes décrets souverains.
» Des maux qu'il aura faits ma main compatissante
» Fera sortir le bonheur des humains.
» Tu naîtras, Fils des Rois!... Je veux que ta naissance
» Soit le gage éclatant de mes nouveaux bienfaits:
» Ange d'allégresse et de paix,
» Tu naîtras pour chérir, pour consoler la France. »

Seigneur, tu le disais...; et, docile à ta voix,
De nos désirs l'hymen a comblé la mesure....
Quels concerts! quelle ivresse pure!
Il est né le Fils de nos Rois!

Peuples, de vos destins la splendeur va renaître;
Levez un front par les malheurs flétri.

De vos prospérités l'astre vient de paraître :
Peuples, chantez le Fils du bon Henri.

Comment, au milieu des tempêtes,
As-tu pu croître, aimable fleur?
Qui te conservait pour nos fêtes
Au sein même de la douleur?
Mon Dieu, c'est ta bonté touchante
Qui nourrit cette jeune plante
A l'abri des noirs aquilons;
C'est toi qui sur sa noble tige
Daignes, par un brillant prodige,
Relever les lis des Bourbons.

Peuples, de vos destins la splendeur va renaître;
Levez un front par les malheurs flétri.
De vos prospérités l'astre vient de paraître :
Peuples, chantez le Fils du bon Henri.

Donnez le burin de l'histoire,
Je veux au temple de Mémoire
Graver un nom cher aux Français !...
Caroline, pour son courage,
Du monde a mérité l'hommage,
Et notre amour l'environne à jamais;
Donnez !... Mais approchons.... sur le sein de sa mère
L'enfant royal repose doucement.
Quels traits ! hélas !... Prince charmant,

Ah! je n'en doute pas, tu nous rendras ton père....
Sensible aux cris des malheureux,
Tu sècheras les pleurs de l'orphelin timide;
Et des beaux-arts fidèle guide,
Tu soutiendras leur essor généreux.

Peuples, de vos destins la splendeur va renaître;
Levez un front par les malheurs flétri.
De vos prospérités l'astre vient de paraître:
Peuples, chantez le Fils du bon Henri.

M. A. Delarouverade.

ODE.

Dès long-temps, l'Europe attendrie
Gémit sur d'augustes malheurs;
Bourbons, ô famille chérie!
Quels yeux vous refusent des pleurs?
Du sein des royales murailles,
Naguère encor, des funérailles
Brillait le sinistre flambeau;
Et, dans ma tristesse profonde,
Au milieu des plaisirs du monde,
J'ai vu s'élever un tombeau.

Au pied des autels prosternée,
Ainsi s'exhalait ma douleur,
Et pour la Veuve infortunée
J'adressais mes vœux au Seigneur.
Seul, je priais dans le silence:
Soudain la voix d'un peuple immense
Succède au calme des saints lieux.
Chrétiens, quel charme vous réveille,
Et pourquoi frapper mon oreille
De ces hymnes religieux?

Approchez: cette ardeur nouvelle
A porté la paix dans mes sens:

Salut, salut, troupe fidèle,
J'ai reconnu vos doux accens.
Pour nous désormais moins sévère,
Le Ciel, de sa juste colère
Suspend la funeste leçon;
Peut-il prolonger son épreuve?
Vous venez prier pour la Veuve,
Pour la naissance d'un Bourbon.

C'était durant la nuit obscure,
Partout un paisible sommeil :
Dans le repos de la nature,
Quel bruit agite mon réveil?
Je vois, à l'aurore naissante,
Déjà la foule impatiente
Pleurer, s'embrasser tour à tour;
Comme eux je sens couler mes larmes,
Plus de deuil pour nous, plus d'alarmes,
L'Enfant royal a vu le jour.

Ainsi ce Dieu qui de la terre
Devait s'élancer triomphant,
Au séjour sacré du tonnerre,
Parut sous les traits d'un enfant.
Ivre de joie et d'espérance,
Un peuple priait en silence
Autour du modeste berceau :
Seigneur, ma voix te remercie,

La France attendait son Messie :
Tu fais naître un Sauveur nouveau.

Tel on vit, du temps de nos pères,
Cet enfant de l'adversité,
Objet d'espérances si chères,
Promettre une postérité.
Tremblant pour ses jeunes années
Sur d'incertaines destinées,
LOUIS jetait un œil d'effroi :
Exemple des bontés divines !
L'orphelin sorti des ruines,
Sauva la France à Fontenoi.

O toi ! des cités le modèle,
Qui du tyran bravas les lois,
Qui, dans ton enceinte fidèle,
Accueillis le sang de tes Rois,
Reçois ta digne récompense.
L'heureux avenir de la France
Vit dans ce noble rejeton ;
Sa gloire sera ton partage,
Et tu devras à ton courage
L'honneur de lui donner ton nom.

Et toi, dont la France éplorée
Admira la noble douleur,
Qui naguère, Épouse adorée,
Si jeune as vaincu le malheur,

Ta joie a fui comme un nuage,
Une triste et sanglante image
De ta vie a troublé le cours;
Mais, fier de l'embellir encore,
Un jeune lis devait éclore,
L'espoir et l'orgueil de tes jours.

A ton Fils accorde un sourire,
C'est lui qui séchera tes pleurs;
Il assure ton doux empire,
Il met à tes pieds tous les cœurs.
Ah! qu'il retrace à ta mémoire
Ce temps de bonheur et de gloire,
Où tu vins t'offrir à nos yeux,
Gage d'espérances nouvelles,
L'amour de deux peuples fidèles,
Et la terreur des factieux.

Un Bourbon a vu la lumière,
Et tes destins sont accomplis;
Jouis, heureuse et tendre Mère,
De l'amour qu'inspirent tes lis.
Vois-tu cette foule attendrie
Entourer ta Fille chérie,
Epier ses traits enchanteurs,
Et dans les grâces de son âge.
Surprenant une auguste image,
S'éloigner en versant des pleurs?

Si l'époux qui charmait ta vie,
Du sein de l'immortalité,
Donne un regard à sa patrie,
A sa jeune postérité ;
Qu'il voie un peuple dans l'ivresse,
Sorti d'une longue tristesse,
Relever son front généreux,
Et fonder, en sa confiance,
Sur ce fils de la Providence,
L'espoir de ses derniers neveux.

M. Rabou.

—

ODE.

Le Fils des Rois a vu le jour !!!
Dans les airs mille cris s'élancent,
Les vœux d'un peuple ivre d'amour
Aux pieds du trône le devancent.
Le Ciel aux Français vient offrir
Un nouveau gage d'alliance,
Et les portes de l'Avenir
Sont rouvertes par l'Espérance !

Reprenez un sublime essor,
Muses de ces heureux rivages ;
Que les sons de vos harpes d'or
Immortalisent nos hommages :
Honneur aux chants harmonieux,
Qu'un divin transport vous inspire !
Jamais sujet plus glorieux,
N'exalta de plus saint délire.

Dans le temple de l'Éternel,
Triomphant d'une Reine impie,
Un jeune prince d'Israël
Seul releva sa dynastie !
Au nom sacré du Roi des Rois,
Dieu-Donné vient, par sa naissance,
Raffermir les illustres droits
Des infortunés Fils de France.

Victime des fureurs du temps,
Le lis, brisé par les orages,
N'offrait à nos vœux impuissans
Que de trop douloureux présages!
La main d'un Dieu consolateur
S'annonce encor par un prodige....
Que d'espoir nous donne la fleur
Dont elle a relevé la tige!

Salut à ce royal berceau,
Qui voit le bon Charle apparaître!
Affranchi des lois du tombeau,
Dans son Fils il vient de renaître:
Ce héros, vainqueur de la Mort,
Aux Français lègue encore un ange!....
Il a pardonné sans effort,
Et c'est un bienfait qui le venge.

Relevez vos fronts abattus,
Preux chevaliers, Français fidèles,
Les rares, les nobles vertus
Vous ont tracé de grands modèles:
Berry, mort au champ de l'honneur,
Se fût environné de gloire;
Mais c'est sur un lit de douleur
Qu'il éternisa sa mémoire.

Sang des héros! Fille des Rois!
Source de gloire et de sagesse,

Le Ciel s'ouvrit à votre voix !....
Il vient d'accomplir sa promesse.
Sublime organe de nos vœux,
Garant de paix et de clémence ;
Obtenez des jours plus heureux
Pour les Bourbons et pour la France.

Mme. d'Arçon-Brenez.

FRAGMENS.

. . . . Cette nuit, au séjour de l'éternelle paix,
Un songe me fit voir une Reine martyre;
Voulant de votre sort pénétrer les secrets,
J'osai l'interroger : un gracieux sourire
M'enhardit, j'approchai : « Viens, fidèle Français,
» Écoute, me dit-elle, écoute; et va redire
» D'un Dieu mystérieux les célestes décrets :
» Sous la loi de Henri, les Français seront frères;
» Ainsi qu'un père tendre, aimant tous ses sujets,
» Les jours filés pour lui, pour eux seront prospères. »
Et déroulant le cours de vos nobles destins,
Vous joindrez, poursuit-elle, aux lauriers de la gloire,
Tous les dons précieux au bonheur des humains,
Qui des Rois vos aïeux font chérir la mémoire :
Du preux de Marignan l'honneur, la loyauté,
Du vainqueur de Namur la carrière héroïque,
La majesté, l'éclat, et non l'adversité
Qui frappa du Grand-Roi la vieillesse stoïque :
Pour couronner enfin des destins si nouveaux,
Du grand, du bon Henri, noble et fidèle image,
Nos arrière-neveux, pleurant sur vos tombeaux,
Confondront vos vertus, vos noms et leur hommage.

M. P. J. A. de la Chatre.

SAINT-MICHEL.

AU 29 SEPTEMBRE 1820.

Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus,
et lætemur in eá.

Du sommet lumineux de la voûte éternelle,
Le grand moteur de l'univers,
Sur nos forfaits, sur nos revers,
Fixait sa pensée immortelle.
Au sein de la France fidèle
Où le lis refleurit à l'ombre de la croix,
L'arbitre souverain des peuples et des Rois
Voit s'agiter encore une horde rebelle
Qui brave insolemment sa puissance et ses lois.
Au temps où du néant sa voix tira le monde,
Il remonte en idée..... il reconnaît Satan,
Mammone, Bel-Zebuth, Phégor, Léviathan
En noirs complots, ligue féconde,
Qui, deux fois terrassée et vaincue à jamais,
Garde l'amour du crime et l'espoir du succès.
L'artifice et la calomnie,
Le poison, le fer et les feux
Souillent, des esprits ténébreux,

Les mains, le front, la bouche impie.
A leur affreux signal, de la terre entendu,
Par un coup de poignard la terre a répondu.
Le deuil couvre la France, et la troupe infernale
A salué la mort, par un cri redoublé.
De cette allégresse fatale
Dieu lui-même a frémi, sur son trône ébranlé.
A l'abîme échappés, il revoit sur la terre
Les princes des noirs tribus,
Aux puissances du ciel livrer encor la guerre :
Il les voit, au nom des vertus,
Faisant germer partout la semence des crimes,
Échauffer les cœurs corrompus
Du feu séditieux qu'allument leurs maximes.
De la Liberté sainte usurpant les honneurs,
Sous ces traits, la Révolte arme ses sectateurs.
Paré d'un zèle faux contre le fanatisme,
Jusqu'au pied des autels blasphême l'Athéisme.
Le parjure, couvert du nom de l'Éternel,
Sacrilége assassin, triomphe avec bassesse;
D'une main la Fraude caresse,
L'autre porte le coup mortel.
L'Esprit, dont le pouvoir à l'intérêt préside,
Souffle l'ardeur du crime au cœur de l'envieux.
Du trône et de l'autel ennemi parricide,
L'Esprit de secte lève un front audacieux.
On revoit leur Superbe, au siècle des lumières,
Comme au jour de la chute, attaquer le Seigneur.

Mais Dieu mande l'Archange, autrefois leur vainqueur,
Dont la lance ouvrit les barrières
Du gouffre où s'éteignit leur première splendeur.
« De mes décrets, ministre redoutable,
» Michel, dompte encore aujourd'hui
» De l'enfer la rage implacable;
» Ce n'est plus à la force à me venger de lui.
» Que ton message offre à la terre
» Le présage de mes bienfaits!
» Va lui porter l'oubli de ma colère;
» L'aspect de l'innocence est un gage de paix.
» Du fer de ta lance dorée
» D'un lis sans tache ouvre le sein fécond:
» Fais éclore, aux regards de la France éplorée,
» Le germe précieux dont sa foi lui répond.
» Saint-Louis l'a promis à la veuve fidèle
» Qui pleure au tombeau de Berry.
» J'accomplis aujourd'hui sa promesse immortelle;
» Charles, pour les Français, renaît avec Henri. »
Dieu dit : Michel, de la voûte azurée,
S'est élancé : dans son vol radieux,
Il touche de nos rois la demeure sacrée,
Et le fils de la tombe au jour ouvre les yeux.
La terre à son aspect tressaille d'allégresse;
Le ciel s'émeut..... l'enfer frémit;
A l'aspect du jour qui le blesse,
L'abîme encore ouvert se referme et mugit.
Des *méchans* dont Dieu même a vaincu la malice,

Le triomphe des *bons* redouble le supplice.
D'un peuple consolé les chants religieux,
L'encens, les cris d'amour s'élèvent vers les cieux.
Du séjour éternel, ouvert à sa souffrance,
CHARLES bénit sa veuve, et son fils et la France.
Ainsi que lui martyr, les deux LOUIS, HENRI,
Veillent, auprès de Dieu, sur ce dépôt chéri;
Le lis qui croît aux cieux, sous leur garde fidèle,
Refleurit plus brillant, sur sa tige immortelle;
Et, de nouveaux destins promis à l'univers,
Les Anges du Seigneur, sur leurs harpes dorées,
Ont donné le signal, dans les hymnes sacrées
De la céleste cour ineffables concerts!

M. P.-A. VIELLARD.

—

FÊTE DE VERSAILLES.

Est-ce une illusion? Des antiques prodiges
Quel Dieu consolateur a permis le retour?
Qu'ai-je vu cette nuit? quels magiques prestiges
Du plus grand des Louis m'ont conduit à la cour?
C'était bien ce palais, ce superbe Versailles,
Où, libre enfin du bruit et du feu des batailles,
Il fixa tous les arts et fit régner l'amour!
Quel éclat! que de goût et de magnificence!
Dans ces mêmes salons, où de jeunes Beautés
Disputaient à l'envi de grâce et d'élégance,
De mille souvenirs mes esprits agités
Croyaient entendre encor soupirer La Vallière!
Partout l'écharpe blanche et le lis enchanté,
Des valeureux Bourbons ombrage héréditaire,
Offraient de leur couleur toute la pureté.
J'aimais à retrouver ces noms, que la Victoire
Grava, de siècle en siècle, au temple de Mémoire!
C'étaient encor Coigny, Mortemart et D'Harcourt,
D'Havré, Montmorency, Grammont et Luxembourg:
Un Noaille ordonnait et présidait la fête!
Chacun de ces grands noms rappelle une conquête!

De jeunes écuyers, dignes de ces beaux jours,
Marqués par l'héroïsme et la chevalerie,

Où le Français, fidéle à la galanterie,
Faisait marcher d'accord la gloire et les amours,
Veillaient à nos plaisirs. A peine Therpsicore
Eut suspendu ses jeux, d'autres enchantemens,
Des transports aussi vifs nous surprennent encore.
Sur des degrés de marbre, au son des instrumens,
Des plus suaves fleurs nous respirons l'encens;
De la grandeur des Rois tout retrace l'image!
C'est alors que, frappé du plus heureux présage,
Nous voyons, assurés de miracles nouveaux,
Dans un enfant bien cher le terme de nos maux.
Soudain l'air retentit des chants de l'allégresse,
Et tous, nous répétons au comble de l'ivresse:
Vivent le Roi, la France et le duc de Bordeaux!

Heureux Prince, tu nais sous les plus doux auspices;
Pendant plus de six mois, pour ta mère et pour toi,
Appelant de nos vœux l'héritier d'un grand Roi,
Nos temples ne pouvaient suffire aux sacrifices:
Aujourd'hui que le Ciel a couronné ces vœux,
D'un peuple adorateur tu fixes l'espérance;
Sans toi nous perdions tout : tu souris, et la France
Sous un berceau de fleurs reconnaît tes aïeux!
A la voix des guerriers armés pour ta défense,
Versailles se ranime et chante ta naissance!
Lorsque tes yeux, encore obscurcis par l'enfance,
Sont à peine entr'ouverts; les nôtres éblouis,
Dans ce même palais tout plein de sa puissance,
Ont déjà cru revoir le siècle de Louis.

M. A. d'Egvilly.

STANCES.

Il est ressuscité, le noble fils de France !
Voyez-le s'élancer de la nuit des tombeaux !
L'airain tonne.... J'entends le signal d'espérance....
Il est né, le duc de Bordeaux !

Race de Saint-Louis, tu régneras encore,
Et les fils de nos fils reconnaîtront tes lois.
Auguste enfant, salut ! Salut, brillante aurore
D'une postérité de Rois !

Famille malheureuse, essuie enfin tes larmes !
Ce jour peut consoler de trente ans de douleurs ;
Ce jour, des cœurs français bannissant les alarmes,
A ranimé tes défenseurs !

Hélas ! de nos regrets que la source est amère !
Quel souvenir funeste environne un berceau !
Quand l'orphelin royal demandera son père,
Il ne trouvera qu'un tombeau !

Ah ! du moins, sur sa vie une jeune héroïne
De l'amour maternel versera les trésors,
Et du plus haut des cieux l'époux de Caroline
Viendra sourire à leurs transports !

Français ! du bon Henri c'est la vivante image;
C'est le reste d'un sang si cher à nos aïeux :
Après tant de malheurs, c'est l'unique héritage
Qu'attendent nos derniers neveux !

Jeune enfant, un grand peuple invoquait ta naissance!
Le ciel, en t'accordant, vient de se découvrir.
Tu régneras sur nous ! Armés pour ta défense,
Pour toi nous jurons de mourir !

Et toi, noble cité, modèle de constance,
Par l'héritier des lis ton nom sera porté :
Ce nom, cher désormais à l'honneur, à la France,
Est sûr de l'immortalité.

M. Tézénas de Montbrison.

FRAGMENS.

..... Oui, du sang des Bourbons un lis renaît encore :
Sur la France se lève une nouvelle aurore.
Muses, couvrez vos luths de fleurs et de festons ;
Le voile de douleur n'est plus fait pour vos fronts.
Du Prince, qu'au tombeau nous avons vu descendre,
Ces accens de bonheur consoleront la cendre ;
Et, pour un fils, lui-même, en ces transports heureux,
Nous semble demander notre amour et nos vœux.
Qu'il vive cet enfant, le salut de la France !
Quand son père expirait, la pieuse espérance,
De l'ardente prière empruntant le secours,
Sous l'aîle du Seigneur plaça ses tendres jours.
De quels affreux périls son bras l'a su défendre !
De son amour pour lui que devons-nous attendre !
Oh ! béni soit le Ciel, qui rallume à la fois
Le flambeau d'Israël, et l'espoir de nos Rois.
Que de notre union ce prince soit le gage :
Qui peut à son berceau refuser son hommage !
Tout nous parle pour lui, tout redit à nos cœurs
Son nom, son noble sang, et nos justes douleurs.
Ah ! croissez, tendre enfant, pour un règne prospère :
Soyez l'appui des Lis ; consolez votre mère,
Et que votre bonheur puisse effacer, un jour,
Tout ce qu'a su pour vous supporter son amour !

M. Hippolite Bérard des Glajeux.

STANCES.

Portrait vivant d'un noble fils de France,
Fils de Berry, tu nous rends tous ses traits ;
Arrêtez-vous, soupirs, larmes, regrets !
Sur un berceau repose l'espérance.

Tel un phénix, étant prêt de descendre
Aux sombres bords, vole, au mont escarpé,
De mille fleurs, se former un bucher :
Le soleil brille ; il renaît de sa cendre.

Ainsi nos cœurs n'espéraient plus de joie ;
Mais l'Éternel, sur un lis abattu,
Jete un regard, un lis nous est rendu :
L'avare mort, enfin, lâche sa proie.

Ah ! Caroline, oubliant ta souffrance,
Pour nous montrer ton Henri, Dieu-Donné,
Qui t'inspira ce courage inspiré ?
Ton Dieu, ton Roi, ton amour pour la France.

Duc de Bordeaux, pour former ta jeunesse,
De ta famille imite les beaux traits,
De Caroline et Berry les bienfaits,
Et de Louis, les vertus, la sagesse.

De ton aïeul imite la manière
Chère aux Français, et ses mots si charmans;
Et de Thérèse, en ses malheurs si grands,
Imite encor le noble caractère.

Qui conduira tes pas à la victoire?
Vois, du Midi, près de toi, le héros,
T'associer à ses nobles travaux,
Et te guider au chemin de la gloire.

Tous les Bourbons t'apprendront comme on aime,
Nous t'apprendrons combien ils sont aimés,
Ceux qui, toujours dans les champs, les cités,
Versent la paix du sein du diadême.

Offrons, offrons à l'héritier du trône,
Nos cœurs, nos bras, notre éternel amour;
Si, du danger, venait jamais le jour,
Malheur à qui toucherait sa couronne!

M. Loviat fils.

STANCES.

Nos cœurs s'ouvrent à l'espérance;
Noble enfant! sois le bien venu.
Rendons grâce à la Providence;
Enfin, Berry nous est rendu.

Que ce jour a pour nous de charmes!
En voyant le lys refleurir,
Si les Français versent des larmes,
Ce sont des larmes de plaisir.

Combien Caroline intéresse
Par ses malheurs, par ses vertus!
Pour adorer cette Princesse,
Son fils est un titre de plus.

Si l'on a vu la France entière
S'incliner devant un tombeau;
Pour calmer notre peine amère,
Dieu nous conduit vers ton berceau.

M. DE B**.

NOS DOULEURS ET NOTRE JOIE.

STANCES.

O désastreuse nuit ! sois maudite à jamais,
Toi, qui durant ton cours, épouvantas la terre
Et qui servis de voile au plus grand des forfaits !
Le bruit en retentit comme un coup de tonnerre.

Berry meurt ! . . . A ce cri, nos lis infortunés
Parurent incliner leur tige languissante,
Et du noir attentat, les François consternés,
Élevèrent au ciel une voix suppliante.

Ils t'imploraient, grand Dieu ! courbés vers tes autels.
Rends un Prince à nos vœux ! termine nos alarmes !
Caroline paraît.... Dans ses chagrins mortels,
On croit voir un sourire au travers de ses larmes.

Dieu de saint Louis confirme un augure enchanteur !
Nous sommes exaucés.... Les chants de l'allégresse
Déjà sont entendus. L'airain sonne.... Au bonheur
La France enfin rendue, autour d'Henri se presse.

Princesse illustre ! En toi, du sage Salomon
Nous avons reconnu l'épouse au grand courage ;
Poursuis : Que par tes soins, l'auguste rejetton,
De ton âme héroïque un jour offre l'image !

*

Il vivra cet enfant, objet de tant de vœux.
Qu'il croisse comme un lis à l'abri de l'orage;
Qu'il verse le bonheur sur nos derniers neveux,
Et de sa mère en pleurs allège le veuvage!

Ainsi ma faible voix, sur le bord du tombeau,
Exhalait ces accens du sein de la souffrance.
Ah! s'ils sont agréés, mon destin est trop beau,
Et je meurs en criant : Vive l'enfant de France!

M. L. D. B.

LE TABLEAU DE M. KINSON.

....: Ou va ce peuple, et quel savant pinceau
Traça, pour l'attendrir, un chef-d'œuvre nouveau?
De Caroline en deuil, Kinson a peint l'image.
En la voyant espérer et souffrir,
Le cœur ému se trouble et confond davantage
Le passé, l'avenir, et l'urne du veuvage,
Et le berceau qui va s'ouvrir.
La grâce de ses traits sur la toile respire;
Ses sanglots ont cessé : quel sentiment l'inspire?
Triste, elle pense à l'époux adoré
Qui l'aimait tant, et qu'elle a tant pleuré;
Elle ne pleure plus !... et déjà son courage
Semble au-dessus de son malheur.
Muette, elle a pour elle un éloquent langage,
Le silence de la douleur.
« Le poignard a détruit sur le sol de la France,
» Tout l'avenir de ses premiers beaux jours.
» Épouse, elle n'a plus d'amour ni d'espérance,
» Et mère, elle aime, elle espère toujours.»
Pauvre mère!.... elle arrête une fille chérie
Que les larmes n'ont point flétrie,
Et dont les bras légers vers le marbre étendus,
Par un signe étranger au malheur qu'elle ignore,

Montrent des traits qu'à peine elle a connus,
Qu'en ce moment elle croit voir encore,
Et que ses yeux ne verront plus.
Aimable enfant ! Elle rappelle
A sa mère, à la France, une perte cruelle ;
Mais d'un Bourbon si cher le sang n'est point tari.
Un autre Charle un jour, digne fils de Henri,
Soldats ! peut dans vos rangs ramener la victoire.
Le panache blanc de Berry
Se trouvera toujours au chemin de la gloire....
Mais, écoutons.... N'ai-je pas entendu
L'airain frémir ?... Peut-être dans une heure....,
Dans un moment, la royale demeure
Va retentir du signal attendu.
Impatient de joie, et de crainte éperdu,
Vers le palais des Rois tout un peuple s'élance,
Il prie.... O ciel ! fais naître un fils de France
Pour remplacer celui qu'il a perdu.

M. C. Bérard.

LA MORT

ET

LA NAISSANCE.

Tu Marcellus eris.

Quel bruit vient expirer sous cette voûte obscure?
De ces prêtres muets qu'enveloppe la bure,
Le fer retentissant n'ouvre point les tombeaux.
L'airain guerrier du cloître a troublé le repos.

L'aigle affreux du rocher, avec des cris de joie,
Fend-il encor les mers pour ressaisir sa proie?
Cette foudre, grondant sous les murs de Paris,
Met-elle un sceptre en poudre, un Satan en débris?

Est-ce donc les volcans du Sébète et du Tage
Qui, de Naple à Lisbonne étendant leur ravage,
Et de leur lave immonde inondant nos climats,
Gros de foudre et d'éclairs, nous lancent leurs éclats?

Est-ce un Roi qu'on enchaîne? est-ce un trône qui tombe?
Le triste chant des morts qui console la tombe,

Exhale dans les airs un lamentable cri,
Se prolonge, et s'éteint dans le nom de Berry.
Ce désert du martyr pleurait la mort sublime.
J'élève au ciel ma voix des gouffres de l'abîme,
Disaient-ils : « Plus de pleurs. Le Dieu compatissant
» Me donne un rejetton arrosé de mon sang,
» Dit-il : L'airain bruyant, qui proclamait la gloire,
» Célébra trop souvent l'infamante victoire
» Du parjure, du meurtre, et du règne hideux
» Où la hache, du crime était le sceptre affreux.
» C'est l'airain triomphal ! c'est la voix d'allégresse !
» Dieu, protecteur des lis, fidèle à sa promesse,
» Fais naître de la mort leur immortalité !
» Prêtres saints, louez Dieu ! Par la publique ivresse
» Que son nom soit béni, que son nom soit chanté !
» De ton front, tendre épouse, éclaircis la tristesse :
» Dieu te donne un Henri. Sa touchante bonté
» Me fait revivre en lui pour essuyer tes larmes.
» O France ! ô mon pays ! dissipe ses alarmes !
» C'est l'enfant du malheur; je le fie à ta foi,
» Le confie aux remords de cette nuit d'effroi,
» A ta noble douleur. O jour rempli de charmes !
» Sa vie est un miracle; il promet un grand Roi.
» France ! sous lui la gloire illustrera tes armes !
» C'est un autre Henri. Dieu d'amour, de bonté,
» *Que ton nom soit béni, que ton nom soit chanté !* »

Il a dit : L'orgue saint, le pâle solitaire
Sous ces murs en débris, qu'un jour obscur éclaire,

Chantent l'hymne de gloire, et le pieux refrain
Se mêle au cris de joie, aux accens de l'airain.
J'unis au chœur sacré ma voix faible et profane.
Enfant, puisse à tes yeux luire un jour diaphane!
Mes pleurs.... En peu de jours (tel fut l'arrêt du sort)
J'aurai chanté l'hymen, la naissance et la mort.

M. Dureau de la Malle, *membre de l'Institut.*

STANCES.

Oh! quelle douce aurore!
O moment fortuné!
C'est un Bourbon encore
A la France donné.
Dieu dont la providence
Soutient toujours,
Garde, au nom de la France,
Garde ses jours!

Heureuse et belle France,
Ton désir est rempli;
Place ta confiance
En ce Bourbon chéri:
Il fera notre gloire,
La soutiendra;
Et jamais sa mémoire
Ne périra.

M. Beraud fils,
Agé de 13 ans, élève du Collége Saint-Louis et de l'Association des anciens Élèves de la Communauté de Sainte-Barbe.

CANTIQUE

CHANTÉ DANS LA CÉRÉMONIE DU GRAND HALLEL.

Le Ciel, en nous donnant sa loi,
Nous fit annoncer le Messie;
Depuis ce temps, de bonne foi,
Nous l'attendions à Béthulie.
Il est venu; cessons de l'espérer;
Fils de Lévi, préparez sa couronne;
Dieu de Jacob, fais prospérer
Le rejeton royal, que ta bonté nous donne.

Sion, bénis ce jour heureux,
Qui voit notre chaîne brisée;
De Gelboë les flancs poudreux
Ont bu la céleste rosée.
Déjà, frappé de l'astre étincelant,
Cédar pâlit; il invoque les ombres;
Déjà le Philistin tremblant,
S'enfuit épouvanté dans ses cavernes sombres.

En vain, contre un frêle berceau,
Le Nil a déchaîné son onde;
L'élu de Dieu, flottant sur l'eau,
S'endort sur l'abîme qui gronde.

O Mesraïm ! peuple injuste et cruel,
Tremble à ton tour !.... pour te réduire en poudre,
Le Dieu qui protège Israël,
Dans les mains d'un enfant, a déposé sa foudre.

Ce qu'un prophète avait prédit,
Arrive au gré de notre envie :
Le nouvel astre qui nous luit,
Chasse le deuil de la patrie.
Berry mourut.... Le lis, sur son tombeau,
De son éclat n'offrit plus le prestige ;
Berry renaît.... Sur son berceau,
Le lis, brillant de gloire, a relevé sa tige.

En vain contre un enfant chéri,
Athalie armera sa rage ;
Jeune orphelin, crois à l'abri
Des vents du Sud et de l'orage.
Tes ennemis, en vain sur leurs complots,
Ont établi leur coupable espérance ;
Eliacin, dors en repos :
Abner, le brave Abner veille pour ta défense.

M. ***.

CANTATE.

Peuple Français! apportez vos offrandes,
Pour fêter dignement l'objet de votre amour;
Vous pouvez l'entourer d'immortelles guirlandes,
La tige de vos Rois refleurit en ce jour.

Du lis, au milieu de l'orage,
Un tendre rejeton, par miracle sauvé,
Renaît brillant et pur; il est pour vous le gage
De l'heureux avenir qui vous est réservé.

Des fureurs d'une ligue injuste,
Les fils de Saint Louis, triompheront toujours:
Du Très-Haut la faveur auguste,
Par un don précieux nous marque son secours.

Un Henri renaît à la France,
Pour tarir à jamais la source de ses pleurs;
Il n'est plus de souffrance,
Berry nous est rendu, rendons-lui tous nos cœurs.

Mme. Coupé de St.-Donat.

LA NAISSANCE

DE

PHILIPPE-AUGUSTE.

SCÈNES LYRIQUES.

PERSONNAGES.

Louis VII, dit le jeune, Roi de France.

Thibault, comte de Blois, grand Sénéchal.

Ambassadeurs étrangers.

Un Troubadour.

Un Vieillard.

Une Jeune Femme.

Grands Seigneurs, Chevaliers, Guerriers, Hommes, Femmes, Enfans.

La scène se passe dans le palais de Louis le Jeune.

LA NAISSANCE

DE

PHILIPPE-AUGUSTE.

(Le théâtre représente un des portiques du palais de Louis le Jeune.)

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le peuple veut pénétrer dans le palais ; des soldats en défendent l'entrée.)

LE PEUPLE.

Laissez-nous pénétrer dans ces augustes lieux ?
Que notre Roi, que notre père
Puisse entendre notre prière,
Et les vœux qu'en ce jour nous adressons aux cieux !
C'est pour le bonheur de la France
Que nous implorons ta clémence,
Dieu juste ! Soutiens notre espoir ;
En ce jour montre ton pouvoir.

(Des cris de joie se font entendre dans le lointain, ils se rapprochent peu-à-peu.)

UN VIELLARD.

Quel bruit !.. Quels cris joyeux !.. Sous ce vaste portique,
Qui conduit ce peuple éperdu !
Le Ciel nous a-t-il entendus !
Et prendrait-il pitié de la douleur publique !

(Le bruit augmente.)

SCÈNE II.

LE GRAND SÉNÉCHAL, LE PEUPLE.

LE GRAND SÉNÉCHAL.

Il vient de naître enfin l'héritier de Louis !
O généreux soldats ! et vous, sujets fidèles,
Qu'en ces augustes lieux je trouve réunis,
Célébrez du Très-Haut les faveurs immortelles !

LE PEUPLE.

Nos vœux ne sont pas rejetés,
O bonheur ! ô justice éternelle !

LE GRAND SÉNÉCHAL.

Trop long-temps la douleur cruelle
Régna sur nos cœurs attristés.
Noble terre des lis, le destin te seconde.
Quel triomphe ! quel heureux jour !
Tu vois s'éterniser, pour le bonheur du monde,
Le sang d'un Roi, l'objet de ton amour !

LE PEUPLE.

Chantons, célébrons la naissance
De ce fils, présent fortuné.
Il comble l'espoir de la France ;
Dieu lui-même nous l'a donné !
Plus de discordes, plus de haines ;
Enlaçons-nous des mêmes chaînes.

LE GRAND SÉNÉCHAL.

A Louis montrez votre ardeur ;
A vous toujours il s'intéresse :
Prouvez-lui, par votre allégresse,
Que vous partagez son bonheur.

LE PEUPLE.

Prouvons-lui, par notre allégresse,
Que nous partageons son bonheur.

Les danses commencent.

le grand sénéchal se retire.

SCÈNE III.

UN VIEILLARD, UN TROUBADOUR, UNE JEUNE FEMME, SOLDATS, PEUPLE, etc.

UN VIEILLARD.

Rappelez mon âme attendrie,
Grand Dieu ! protecteur des Français !
Je ne finirai pas ma vie
Sans voir s'accomplir mes souhaits ;
A nos cœurs, après tant d'orages,
Il offre un espoir consolant :
Semblable à l'astre bienfaisant
Qui brille à travers les nuages.

Les danses recommencent.

UN TROUBADOUR.

Peuple français, sois sans alarmes ;
Bannis un triste souvenir :
Il est passé le temps des larmes ;
Ne songe plus qu'à l'avenir.
Je ne voyais de ma vieillesse
Le dernier jour qu'avec effroi ;
Mais aujourd'hui plus de tristesse ;
Il est né, l'héritier du Roi !

*

Exhalant leur vaine menace ,
Des méchans murmuraient : « Ces lis ,
» Comme le sable que le vent chasse ,
» Seront bientôt anéantis. »
Mais la céleste providence ,
Noble Louis , veillait sur toi.
Méchans ! vous gardez le silence....
Il est né, l'héritier du Roi !

Cherchant une retraite obscure ,
Errant au milieu des forêts ,
J'avais suspendu mon armure
Aux branches d'un triste cyprès.
Mais soudain j'ai repris ma lance ;
Ce jour a ranimé ma foi :
Je veux encor chanter la France ,
Et servir l'héritier du Roi !

Les danses continuent.

UNE JEUNE FEMME.

Toujours conduit par la victoire ,
De la France il sera l'appui ;
Comme son père il chérira la gloire ;
Il sera juste et vaillant comme lui !

Doux , bienfaisant comme sa mère ,
Du pauvre il entendra les vœux ;

Sa main saura soulager la misère :
A son exemple, il fera des heureux !

Les danses continuent. On entend une musique guerrière.

LE VIEILLARD.

Quels transports enchanteurs!.. quel spectacle nouveau!
Peuple, prosternons-nous : c'est son royal berceau!

Tous s'inclinent.

SCÈNE IV.

LE ROI, LE GRAND SÉNÉCHAL, LES CHEVALIERS, AMBASSADEURS ÉTRANGERS, GUERRIERS, FEMMES, ENFANS, etc., etc.

Une marche guerrière annonce l'arrivée du Roi et de sa cour.

Des guerriers le précèdent; quatre d'entr'eux portent sur un bouclier le jeune Philippe-Auguste, couché sur des drapeaux.

LES GUERRIERS.

Le voilà cet enfant qu'on daigna confier
A nos bras, à notre vaillance!
Pour son père, pour lui, serait-il un guerrier
Qui ne donnât son existence?

LE ROI.

Peuple, soldats, vous tous, que je porte en mon cœur,
De ce fortuné jour, oui! mon bonheur commence!
C'est un Français de plus! c'est le fils de la France
Que vient de m'accorder la céleste faveur!
Vous tous, fidèles sujets
De ce vaste et puissant empire,
Que vos cœurs soient satisfaits!
Que partout le bonheur respire!

LE PEUPLE.

Oui, célébrons les bienfaits,
Que Dieu répand sur cet empire;
Que nos cœurs soient satisfaits!
Que partout le bonheur respire!

LE ROI.

La guerre allait encor ravager nos états,
Le sang allait couler dans de nouveaux combats:
Que ces peuples rivaux soient un peuple de frères!
Qu'ils soient toujours réunis!
Que la naissance d'un fils
Puisse apaiser partout des fureurs sanguinaires!

A l'Ambassadeur d'Angleterre.

Et vous, noble ambassadeur,
Envoyé près de moi par votre auguste maître,
Allez lui faire connaître
Mes volontés et mon bonheur!

Que la paix entre nous soit sincère, éternelle!
Qu'il obéisse au traité que je fis!
C'est sur le berceau de mon fils
Que je fais le serment d'y demeurer fidèle.

Le Peuple.

Le Ciel comble nos souhaits,
Qu'il vive l'espoir de la France!
Bénissons toujours sa naissance,
C'est lui qui nous rend la paix.

Le divertissement continue.

Une symphonie douce se fait entendre et augmente peu-à-peu. Le Troubadour inspiré s'avance.

Le Troubadour.

Quels transports inconnus!.... quel être tout puissant
Vient porter dans mon cœur le trouble qui l'agite?
Qu'elle sainte terreur... et me presse... et m'excite?
L'avenir se dévoile et me devient présent!

Symphonie.

Réjouis-toi, peuple de France,
Il vient de te naître un héros;
Roi fameux, presque de l'enfance,
Il sait assurer ton repos.
Guidé, choisi par la victoire,
Il court, vole où l'attend la gloire;

Mais au milieu de ses hauts faits,
Partout on bénit sa clémence ;
Illustre, grand par sa vaillance !
Il l'est bien plus par ses bienfaits !
Jérusalem, ô Cité Sainte !
De quel éclat tu vas briller !
Déjà je vois dans ton enceinte
Plus d'un héros s'humilier ;
Et c'est encor par son courage
Que tu pourras braver la rage
D'un lâche et cruel oppresseur :
Guidé par le Dieu des batailles,
Il plantera sur tes murailles
Le signe adoré du Sauveur !

Quel est cet allié perfide
Qui vient, à l'ombre du traité,
Que traça sa main homicide,
Se jouer de sa loyauté ?
Entouré de sang, de ruines,
Il triomphe !.... Champs de Bouvines,
Vous verrez baisser son orgueil.
Peuples, n'ayez plus d'alarmes ;
Le Seigneur a brisé ses armes :
L'impie a creusé son cercueil !

Choeur Général.

Grand Dieu ! que ta main salutaire,
Exauçant aujourd'hui nos vœux,
Le donne un jour à nos neveux,
Comme tu nous donnas son père !

Le peuple s'incline, les guerriers élèvent leurs armes.

M. Chaalons d'Argé.

FIN.

TABLE

FIN DE LA TABLE.

